IBN EL KHATIB LISAN ED DIN

SA VIE ET SON ŒUVRE HISTORIQUE

OBSERVATIONS

Bien que l'étude qui va suivre ne concerne pas uniquement le Maroc, on a pensé qu'elle pouvait prendre place dans cette revue, parce qu'elle a trait a une époque intéressante au plus haut point, dans l'histoire de ce pays. C'est l'époque où les Mérinides se disputaient avec les chrétiens les derniers restes de l'Espagne musulmane aux mains des souverains dont les efforts ne pouvaient arrêter la retraite brillamment soutenue de l'Islam.

Ibn el Khatib, d'ailleurs, vécut longtemps au Maroc, et, raconter sa vie, c'est parler longuement de l'empire que la France, aujourd'hui, couvre de son égide.

La figure éminemment curieuse du vizir Lisân ed Din demanderait une plume plus experte que b mienne pour apparaître dans tout son relief.

Lisán ed Din fut tour à tour historien, poète, voyageur, critique littéraire, sans cesser jamais de remplir des fonctions politiques. Il eut a lutter contre les intrigues nouées autour de lut par les dévots rigoureux et jaloux qui poussaient déjà l'Islam au fanatisme et à la superstition. Xe voulant pas leur faire des concessions, il ne put leur résister; il tomba sous leurs coups et mourut leur victime. Mais sa vie montre bien, à ceux qui en doutent encore, que l'Islamisme ne fut pas toujours la religion étroite el mesquine telle que nous la voyons après des siècles d'ignorance et de servitude.

BIBLIOGRAPHIE

Aiimk» H \ N \ . — -Vji/ W *fl'HMIJ.* TAS, 1) 1 4 HÉG.

A.RMIS-JON- -- *L'fiiieit'Ufiui'iil,* **Ai *Jaclrlnt tt ht* RIR IAiw *Ut nuiitriMt musulmane* *./'/;',„•\pt.* PJRIÏ. 1907.**

BOIOT'Hi. -- *Ensayo Ho-biMiofrúfico tohv das HUturUtàora y dégrafas arahlfo-ftfxiûoltt.* MADRID. 18cj8.

Cet ouvrage, d'une utilité incontestable pour l'étude de la littérature historique d'Espagne, manque trop souvent de précision. On aimerait aussi y trouver plus d'originalité ; l'auteur se contente trop souveut de longues citations empruntées aux arabisants espagnols ou étrangers. Sa bibliographie sur Ibn el Khattb est très incomplète.

BROCKELMANK. — *Gtsdiichte der aiabisclten Litltratur.* Weimar, 1897-98; Berlin, 1902.

CODERA. — *Mision hi»toi La en la Ai gel ta y Tunis.* Madrid, 1892.

CASIRJ. —*Bibliotlxca aiabiio-hispatki esiiirialcmis.* Matriti, 1760-1770. Contient de nombreuses erreurs. On y trouve le texte complet ou des extraits de plusieurs ouvrages d'Ibn cl Khattb ; la traduction latine les accompagne bien souvent.

DOZY. — *Reehtrdxs sut l'hisloite el la littérature Je l'Espagne pendant le woyen-dge,* 3e éd. Leyde, 1881.

DOZY. — *Si.riptoruiu ainbuiu loti de Abbadidn,* 3 volumes. Lugd. Bat. 1846-63.

FACKAK —*RevHtAjrùaine,* 1890(34).

FLUGEL. — *Erscb imd Gi-uber Eue. S. voce Ibnel Clnilib.*

GAÏAXGOS. — *Mrnioiial hislotko.* Recueil de l'Académie d'histoire de Madrid.

ID. — *The history 0) llye Mohammedan dynasties in Spain.* Loudon, 1840-43. 2 vol.

HADJ KHALVA. — *Lexicon bibliogiaphicum,* éd. Flugel, Leipzig et London, 1835-1858.

HUART. — *Littéiaruie aiab*.* Paris. 1902.

KHALDUK (IBN*). — *Histoire des Bann'l Ah mat, rois de Grenade,* trad. Gaudefroy-Demorabyucs. Paris, 1899.

KHALDUN (IBN). — *Hnloiie des Berbères,* trad, de Slane.

id. (IBX).— Autobiographie en téte de la traduction des Prolégomènes, éd. de Siane.

LAFUBXTB y ALCANTARA. — *limiipctoiits arabes de Granada.* Madrid, i860.

LECLERC. — *Histoire de la médecine arabe.* Paris.

MAQQAM. — *Kafh el Tib.* LeQjùre, 1302 hig.

Voici les sources auxquelles Maqqari a puisé pour la rédaction des deu* volumes de son ouvrage consacrés à Lisan ed Din :

1« *Kildb el Ubai,* d'Ibn Khaldoun .

a» *Fardid el Djoiunun fi mèli na^aniaui wa iydbou t\-Zamdu*

^ 1 '__» y >'j I. ^v~» dont l'auteur est le prince Isma'il b. Yousouf b. Ahirur, tils du roi Mohammed Kl Qâtm bi Amr Allah, qui résida a Fas(Maq. III, 2):

30 *Abna' el 'Chin* -Uà' d'il Haiiz b. cl Hadjar .

40 *Kitdb et-moud el and fi lai àdjim d^twi e- Sou\onJ, al Aqldm uii'l Qaiid,* الروض الأريض في تراجم ذوي السبوق

d'Aboû Yahya Mohammed b. 'Açim, grand qâdl de Grenade, fils de l'auteur

delà *lohfat* qu'il a lui-mime commentée. Ce livre était comme une suite de l'ihâto" ; son auteur fut appelé Ibn el Khattb second (Maq., III, 485);

50 Les ouvrages d'Ibn el Khattb lui-même, car, dit-il, « personne ne sait mieux ce qui se passe dans une maison que son propriétaire » (III, 3).

MERCIER. — *Histoire lie l'Afrique septentrionale.* Paris, 1888.

MULLER (M.-J.).— *Beitragtqir Geschicble der Westl. Araber.* Munich, 1876.

MULLKR (A.). — *Der Islam in Morgen und Abendlaud.* Berlin, 1885-87.

NICHOLSON. — *A Literdry Hislory of The Arabs.* London, 1907.

QADI (JBN BL). — *Djadwatel Iqtibas.* Fas, 1509 hig.

ROSAKIO GKBGORIO. — *Regum Aglabidantnt el Fatamidarum qui Africae et Siciliaeimperarunt,séries inRerum Arab. quoeadhist. sicil. spectant,*ampl., coll. op. et stud. Panormi, 1790.

SIMONBT (LERCHLNDI y). — *Crettomatia arabigo espailola.* Granada, 1881.

SIMONKT. — *Dearipcion del reino de Granada btijo la dominaciou de lot mseritas sacada de los auto/es arabes y seguida del iexlo inedito de Molxxmmed ibn Aljathib.* Madrid, 1860.

Une deuxième édition de ce livre imprimée à Grenade en 1872 ne contient pas le texte arabe.

SCHACK. — *Poésie und Kun\t dei Arabei m Spanien wul Sicilien,* 2 vol. Stuttgart, 1877.

Cet ouvrage a été traduit en espagnol ; la troisième édition de la traduction a été imprimée a Madrid en 1881.

ES. SOYOUTI. —*Dictionnaire des leùcograplies et grammairien*.* Le Caire, 1326.

WUSTENFBLD, — *Geschicbtsreiber der Araber und ihre fVerke.* Gottingen, 1882.

VIE D'IBN EL KHATTB

- Les ancêtres de Lisân ed Din, les Banû Salmân, appartenaient à la tribu yéménite de Mornd dont un certain nombre d'individus vint de Syrie en Andalousie quelque temps après la conquête (Maq. III, 10).

C'est, en effet, à Grenade et dans la région environnante que le gouverneur Abù'l Khattâr ibn DlierAr établit le contingent « djund » de Damas, « à cause de la ressemblance des deux pays », disent les auteurs arabes (Simonet, 22).

Ibn el Klutîb était donc d'origine arabe.

Voici son arbre généalogique dressé d'après Maqqari (III, 3-7):

1. d'IbD el Khatib.

Ahmed es Salmànî ibn el Wazir

'Ali es Salmânî

Sa'id el Khatlb
|
•Abdallah
|
Sa'id
|
'Abd Allah ibn el Wazîr
|
Mohammed ibn el Khatib.

Ahmed es Salmâni naquit à CorJoue. Sa famille portait alors le surnom de Banû'l Wazir. Il quitta cette ville à la suite de la révolte du Faubourg (Ramadan 198 = mai 824) et alla s'établir à Tolède. Il revint plus tard dans l'Andalousie centrale et un de ses fils, 'Abd er-Rahman, fut qâdi de Bagha (Priego ?).

Un de ses descendants, Sa'îd, s'établit à Loja où il exerça les fonctions de prédicateur (khatib), ce qui fit donner à ses fils le surnom de Banû'l Khatîb. C'était un homme pieux qui, paraît-il, avait un talent tout particulier pour lire le Qpràn (Maq., III, 4). Il fut chargé par Ibn Hùd el Mutawakil d'une mission auprès de la reine de Castille dont le souverain de Murcie sollicitait l'appui (Maq. 1. c). Plusieurs membres de sa famille furent tués lors du sac de Loja par les chrétiens [1] (Maq., III, 4). Il mourut en 683 = 1284 (Maq.. HT, 3).

Un de ses petits-fils, qui portait le même nom que lui, alla demeurer **à** Grenade où il s'allia aux plus nobles familles de la ville. Compromis dans un complot contre .Mohammed I, il fut un moment emprisonné (Maq., 111. |).

Mohammed II el Faqili, (ils ci successeur de Mohammed I, lui confia d'importantes fonctions; kma'il b. Yusuf dans le ***Faraid et***

1. Je n'ai ttouvi' nulle part mention Je cet événement.

Djuman lui donne tantôt le titre de secrétaire et tantôt celui de qâîd; pour Simonet ***(Descripción,*** p- 12) il fut général de cavalerie. Le souverain lui aurait môme confié l'éducation de son fils sans l'opposition de la mère de l'enfant qui craignait sa sévérité (Maq., III, 4).

'Abd Allah, fils du précédent et père de Lisùn ed-Dîn, naquit **à** Grenade en Djumadâ I[er] 672 = nov.-déc. 1273 (Maq., III, 7). il reçut les leçons d'Abû'l Hasan el Baliïtî, d'Abû 'Abd Allah ben Sam'ùn et d'Abû Dja'far b. ez-Zobayr dont il fut l'élève préféré; de nombreux docteurs d'Orient lui délivrèrent l'i'âjza[1]. Il fut poète et médecin et se distingua par sa science et sa vertu.

L'Ihâra et le Tâdj el Muhalla d'Ibn el Khatfb renferment quelques-unes de ses compositions poétiques (Maq., **m,** 4).

Pour des raisons qui nous échappent •— sans doute quelques difficultés avec le roi Abû'l Djuyûch — 'Abdallah se rendit à Loja (Maq., III, 51). II avait, à ce moment, repris le surnom d'Ibn el Wazîr, porté autrefois dans sa famille. Nous ne savons pas exactement ce qu'il fit à Loja, mais le rôle qu'il y joua et dont nous niions parler fait supposer qu'il occupait des fonctions de quelque importance.

En Chavvâl 712 (= janv.-fév. 1314) Abû'l Walîd Isnia'll Nasr*, marchant sur Grenade, se présenta devant Loja (Demombynes, note 70).'Abd Allah, sans doute, pour se venger d'Abû'l Djuyûch, chercha à se rendre utile à Isma'il : il y réussit en lui facilitant la prise de la ville. Le prétendant victorieux ne l'oublia pas et lui réserva une bonne part dans les récompenses qu'il distribua généreusement. 'Abd Allah devint intendant des vivres **à** Grenade et même, d'après Simonet, gouverneur de cette ville. Dans le ***Faràyd*** il est appelé a raïs » et secrétaire (Maq., III, 3, 4, 5, 51 ; ***Descripción,*** 12).

A la suite des guerres civiles qui troublèrent le règne de Mohammed IV, il tomba en disgrâce et tous les biens amassés par sa famille furent confisqués (Simonet, /. c).

Il mourut a la bataille de Tarifa le lundi 7 Djumàdà I' 741 = 29 octobre 1340 (Maq., **m,** 3).

Abu 'Abdallah Mohammed ibn el Khatfb Lisân cd Dîu naquit à Loja (Boigues, Maq., 111, }, 26) le 25 radjab 715 = 15 nov.

1. Autorisation d'enseigner.

2. Cousin d'Abû'l Djuyûch dont il prit la place. V. Demotnbynts, p. 27.

1313 (Maq., III, 39). C'est par erreur que Casiri(II, 161, 162) donne Cordoue comme Heu de sa naissance et Simonet (p. 12), Grenade.

Le surnom oriental de Lisan ed Din lui fut donné, sans doute, à cause de « son éloquence et de l'élégance de sa plume » (Simonet, /. **t.).** A quelle époque commença-t-il à le porter ? Nous l'ignorons.

Maqqàrî prétend l'avoir également entendu nommer dans le Magrib Dzù'l Wizârataïn, Dzû'l 'Omratn, Dzû'l Mayitataïn, Dzû'l Qpbra'ïu.

Le surnom de Dzù'l Wizârataïn, littéralement a l'homme aux deux ministères », est très commun dans l'histoire politique et littéraire de l'Espagne musulmane. Nous citerons entre autres personnages l'ayant porté : Ibn Zaidoûn, Ibn 'Abdoûn, Ibn Abî'l Khiçâl, Ibn el Hâkim el Lakhmi.

Weijers ***(apud*** Boigues, **IJ5)** traduit ce surnom par « chef des officiers d'épée et de plume ». Il faut rapprocher de Dzù'l Wizârataïn, Dzû'r-riâsataïn, titre porté par Fadl b. Sahl, vizir du khalife abbaside El Mamoùn, « parce qu'il réunissait dans sa main la plume et l'épée » (Desvergers, ***L'Arabie,*** 416).

Nous avons encore un équivalent de ce surnom dans « raïs arbâb es-soyûf wa'l aqlâm », chef des gens de plume et d'épée (Maq., III, 40).

Au temps des « petites dynasties », dit Maqqari, le titre de a dzù'l wizârataïn » était porté par celui des vizirs qui représentait le souverain. Le titulaire devait être très versé dans les belles-lettres » (Maq., I, 101).

Ibn el Khatib, atteint d'insomnie chronique, ne pouvait dormir la nuit, et profitait de ses veilles forcées pour travailler : de la le surnom de « Dzù'l 'Omraïn n qui a deux vies (Maq., III, 42).

Maqqari nous dit, dans le tome III, p. 42, qu'il donnera plus loin l'explication des deux surnoms, Dzû'l Mayitataïn et Dzû'l Qobraïn; il ne semble pas s'être souvenu de sa promesse; mais il est évident qu'il faut chercher cette explication dans le fait que Lisan ed Din fut enterré deux fois

A en croire les deux vers suivants qti'Abi'i'i lladjdjad| Yùsof el Djozàmi lui adressait, Ibn el Khatib devait être d'un physique agréable :

mètre basit.

« Les voyageurs que j'interrogeais faisaient les plus grands éloges de Mohammed ben el Khatib »

« Quand je le rencontrai, non, par Dieu! ce que mes oreilles avaient entendu n'était pas au-dessus de ce que mes yeux virent » (Maq., III, 479).

Ibn el Khatib se distingua tout jeune par les belles qualités qui avaient été l'apanage de ses ancêtres (Maq., III, 39). Rien ne lui manqua, d'ailleurs, de ce qui pouvait faire ^fructifier ce patrimoine familial.Le soin de son éducation fut confié aux docteurs les plus versés dans le droit, la théologie, la philosophie, les mathématiques, la médecine (Simonet, 12).

Il étudia le Qorân sous Abu 'Abdallah b. 'Abd el Maoùla el 'AvvAvâd et Abù'l Hasan el Qaïdjâtîj ce dernier lui enseigna aussi la langue arabe dont il poursuivit l'étude en même temps qu'il entreprenait celle du droit et de l'exégèse coranique, avec l'imam Abu 'Abd Allah b. el Fakhkhâr, le premier grammairien de son temps. L'imàm Abu Zakariya Yahiya b. Hodzail, pour lequel il nourrissait beaucoup d'affection, l'initia aux secrets de la médecine, des mathématiques, de l'astronomie et de la philosophie (Maq., III, 3J, 52). Les belles-lettres lui furent tout particulièrement enseignées par son prédécesseur au poste de chef du secrétariat, Abù'l Hasan b. el Djayi.ib(Maq., III, 39).

Il serait fastidieux de citer tous les savants dont Ibn el Khatib entendit les leçons, car il ne perdit jamais l'occasion de s'instruire ; à Fas, à Miknàsa, à Salé, partout où l'appellent ses fonctions ou son plaisir, il recherche la fréquentation des personnages connus par leur science ou leurs vertus. Nous mentionnons seulement parmi les plus célèbres :

Abu 'Abd Allah b. Mar/ùq de Tlemceu, mort au Qaire en 781 heg. =: 1379-S0 (Maq., HT, 7 1 1) ;

Abu 'Abd Allah Mohammed b. Djàbir, ué àGuadix, mats qui vécut surtout à Tunis (Maq., III, 109 ; Boigues, n° 279) ;

Abu 'Abd Allah Mohammed el Maqqari, grand qàdî de Fas, aïeul de l'auteur du Nafli et Tib (Maq., III, no);

Abû'l Qdsim b. Djozaï, tué à la bataille de Tarifa le *9* Djumâdâ I, 741 = 31 oct. 1340) (Maq., III, 272);

Mohammed b. Salmûn (Maq., III, 374);

Abu 'Abd Allah h. Bakkàr, grand qàdî (Maq., III, 197);

Abû'l Qàsim Mohammed el Hasani, de Ceuta, commentateur de la Khazradjiya (Maq., III, 102);

Abu Dja'far Ahmed b. Ibrahim b. e/-Zobaïr (Maq., III, 239);

Abu 'Abd Allah b. Bibach, lexicographe distingué (Maq., III, 197);

Abu Ishàq b. Abi Yahyâ(Maq., 111, 198).

Ibn el Khatib excellait dans les compositions littéraires en prose et en vers et, sur ce terrain, il ne craignait personne, disent ses biographes. Aussi se rangea-t-il de bonne heure parmi la pléïadc de poètes qui « louaient les princes et les rois ». Ses panégyriques de ta famille des Banoii-Xasr furent lus dans tout le monde musulman (Maq., III, 52).

Un passage de son ***IhUa*** fait supposer qu'il avait quelque connaissance de la langue espagnole. II y donne, en effet, la traduction des mots * — **1 » :** « Voilà celui qui **.1** l'oreille coupée », qui est bien celle qui convient à : He 1 macho! dont les mots arabes ne sont que la transcription. Ajoutons que le personnage qui porta le surnom de ^***S*~**** était chrétien et n'avait qu'une oreille.

KnHn Lisân ed-Din possédait un talent de cdlligraphc fort apprécié par ses contemporains (Maq., III, 4S1).

Nous avons vu que le père de Lisàn ed Din, axant encouru la rigueur de Mohammed IV, se vit confisquer tous ses biens. Il est probable qu'il retrouva la faveur du sou\crain. car son fils dit dans ***YlbtUti*** (ap. Maq., III, jo) : « .Mon père me laissa une haute situation et une réputation étendue; **bien** accueilli partout, j'étais l'objet des attentions de tout le monde. » Ibn cl Khatib entra donc dans la vie sous les auspices les plus favorables. La notoriété de sa famille et ses qualités personnelles le désignaient pour la scène politique où nous verrons qu'il tint un mie brillant.

Le sultan Aboû'l HaJj d|.idi (1 **33** î-t ^ **54)** awnt goûté les louanges que le jeune poète lui adressait, le pr:i à son service et le fit inscrire au nombre des secrétaires du palais. Le chef de ces

secrétaires était alors Abû'I Hasan ben el Djayiàb, un des maîtres d'ibn el Khatfb et son protecteur.

Daus les *PtvUgoniéHcs* (pp. **198-199** éd. Baûlaq **1284** liég.), Ibn Khaldoùn nous fait connaître les occupations des secrétaires d'État sous les Abbassides. Il est probable qu'elles étaient à peu près les mêmes partout. Il nous apprend qu'au diwàu du sceau était confiée la mission de rédiger, en présence du souverain, les décrets ou ordonnances rendus en répouseaux pétitions adressées au conseil. Ces fonctions exigeaient de la part de ceux qui avaient à les remplir, un style élégant et une profoude connaissance des finesses de la langue arabe. Dja'far le Barmekide fut le modèle le plus accompli de ce que devait être un secrétaire d'Etat.

N'aturellemeut, le soin de la rédaction devait incomber au chef des secrétaires. Les agents placés sous ses ordres n'étaient, sans doute, chargés que des copistes ; tout au plus devait-on confier aux plus habiles la rédaction de notes de peu d'importance. C'est dans ces travaux qu'ils acquéraient le maniement élégant et aisé du style officiel et s'initiaient au langage diplomatique. Ceux qui ne parvenaient pas aux honneurs de la direction vieillissaient sur le a qalam », mettant toute leur ambition à figurer, en une calligraphie artistique, la prose pompeuse de leur chef, fiers toutefois d'un emploi qui faisait d'eux des gens de cour.

A Grenade, il y avait deux secrétaires principaux : le « secrétaire des messages » JjL-,J' j et le « secrétaire de la bride » « ^ tf. Le premier, désigné ordinairement par le simple titre de « kàtib », jouissait d'une grande considératiou ; mais malheur à lui s'il n'était pas à la hauteur de sa tache **1** toute la faveur du roi ne le mettait pas à l'abri des critiques les plus acerbes. *jc* second ne pouvait être ni juif ni chrétien (Maq., I, **101).**

S'il faut en croire Ibn es Sabbàgh el 'Aqili (Maq., Ul, 436), les secrétaires espagnols jouissaient d'une réputation toute particulière : « Ixs secrétaires d'Andalousie, dit-il, sont les maîtres de tous les autres, n

Voici en quels termes Ibn el Khatib définit ses fonctions auprès d'Abu'l Hadjdj:\dj Yuiof : a Le sultan me prit comme secrétaire particulier avant que je ne fusse sorti de l'adolescence et que

je n'eusse atteint l'âge viril' ; il me confia le commandement militaire et les fonctions de vizir. Il m'employa dans les ambassades auprès des rois, me chargea de le représenter dans sa capitale, et mît dans mes mains son sceau et son sabre '. Il se reposa sur moi pour la sécurité de la capitale, la sûreté de son trésor, la garde de son gynécée et de ses appartements particuliers * (Maq., III, 40).

Qu'on nous permette ici de jeter un coup d'oeil en arrière afin de mieux faire connaître la situation du royaume de Grenade au moment où Ibn el Khatib allait en diriger les destinées.

Au milieu des difficultés qu'ils rencontrèrent dans leur établissement, les premiers princes nasirides semblent avoir hésité dans le choix d'un allié entre les Castillans et les Mérinidcs. On les voit se tourner tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, cherchant un jour le secours des chrétiens de la Péninsule, sollicitant le lendemain une aide des Musulmans d'outre-mer.

C'est ainsi que Mohammed II el Faqîh abandonna Tarifa aux Mériuides qui en firent le centre de leurs opérations sur le continent, puis, quelque temps après, aida les chrétiens a reprendre cette ville. Son successeur, Mohammed III el Makhloù', qui, dès son avènement, avait envoyé une ambassade au sultan de Pas, Aboù Ya'qoûb se ravisa ensuite, et s'efforça d'établir avec Ferdinand TV des relations d'amitié (Demombvnes, note 67).

Mais comme il n'entrait pas dans les projets du roi de Castille d'être l'ami fidèle dis Musulmans, il saisit la première occasion pour envahir l'Andalousie et venir assiéger Algésiras. KtFrayé, le nouveau souverain de Grenade Aboû'l Ujûyoûch se tourna du côté d'Aboû Rabi' qui, cependant, venait de lui prendre Ccnta (Dcmombynes, note 69).

A partir de ce moment, les relations entre Grenadins et Castillans sont définitivement rompues. A peine le successeur d'Abu'l Djoyoûch, binai! I, est-il monté sur le trône que le roi chrétien vient l'assiéger dans sa capitale **(719- - 'Î19);** l'issue de cette expédition fut d'ailleurs malheureuse pour ce dernier et les musulmans se vengèrent en faisant des incursions sur le territoire de leurs ennemis (Demombvnes, **28,** et appendice II).

Le règne de Mohammed IV, troublé par des guerres civiles, fut favorable aux chrétiens qui. reprenant l'offensive, se lancèrent

1. It avait *mx* moins vingt ans. puisque Aba'l Htd|dj.uij monta sur **le** trône **en ; « j (** = uu- **jtV**

j explication de 1 W 1 \Wiratatn.

de nouveau sur les frontières du royaume de Grenade. Mohammed IV dut se rendre en personne au Maroc afin d'obtenir le secours d'Aboù'l Hasan, le sultan mérinide. Celui-ci envoya en Espagne des troupes commandées par son fils Aboû Mâlik. Les soldats mérinides reprirent Gibraltar aux chrétiens, et s'en retournèrent dans leur pays (733 = 1332-33) (Demombynes, 29).

Mais la situation du roi de Grenade était difficile. Placé entre l'ambition conquérante du roi de Castille et l'amitié intéressée du sultan de Fas, il avait encore à ménager dans ses états les sentiments des Banûl 'Ola, ennemis jurés des souverains de Fas'. Cette fois, la colère des Banù'l 'Ola, furieux de le voir s'allier à Abû'l Hasan, coûta la vie à Mohammed IV : ils le firent assassiner pendant qu'il revenait de Gibraltar à Grenade et lui donnèrent pour successeur Abû'l Hadjdjâdj Yoûsof. Le nouveau roi sut venger sou frère et assurer son propre repos en exilant les Banû'l 'Ola à Tunis (Demombynes, 29, 30).

Vers 1337, Abû'l Hadjdjâdj, devant les attaques continuelles des chrétiens, sollicita le secours du sultan Abû'l Hasan qui lui envoya encore son fils Abu Mâlik. Celui-ci à la tête des troupes zenatas et des « volontaires » fit une incursion contre les chrétiens. Comme il revenait, satisfait du résultat de son expédition, il fut surpris pat ses ennemis et mourut avec un grand nombre des siens (Demonibynés, 30).

Désireux de venger la mort de son fils, Abû'l Hasan réunit des troupes et des navires et se disposa à passer en Espagne. Le 6 cbawal 740 (5 avril 1340) la Hotte musulmane, après avoir battu les chrétiens, transporta en Espagne le souverain mérinide et son armée. Abû'l Il.1s.1n fut reçu à Algésiras par Abû'l Hadjdjâdj.

A quelque temps de là, les deux souverains marchèrent sur Tarifa dont le siège commença le 3 Mohnrrem 741 (29 juin 1340). Le 7 dmmada II 741 (28 novembre 1340) eut lieu la bataille dont le résultat fut **si** désastreux pour les musulmans. Les femmes du sultan Abû'l Hasan furent tuées dans leurs tentes et son lils Tachfin resta prisonnier (Demombynes, 30 et note 89). Comme nous l'avons dit. le père de Lisân ed Dîn

1. Les B.i'iii'] -Ola (icsccfldjiertt des princes mérinides exilés par le sultan Abu Vùsof Ya qub dont ils menaçaient la sûreté (Demombvnes, *22).*

trouva la mort dans ce combat. Poursuivant leurs succès, les chrétiens allèrent enlever El Qala'a (Alcalá la Real) aux Grenadins, puis vinrent mettre le siège devant Algésiras.

Il est probable qu'Ibn el Khatîb assistait à la bataille de Tarifa et peut-être même prit-il part à la malheureuse incursion qui coûta la vie a Abu Mâlik. Il nous a dit, en effet, avoir exercé sous Abû'l Hadjdjadj les fonctions de « qâïd » ; or ces fonctions, toutes militaires, devaient lui faire une obligation de se trouver où l'on se battait. En outre, il est naturel de penser que devant Tarifa il se trouvait aux côtés du roi dont il était un des familiers.

Nous savons du moins qu'en Rcbiᶜ II 744 (août-septembre 1343) il accompagnait son souverain marchant au secours d'Algésiras assiégé par les chrétiens. Il profita du séjour qu'il fit à Malaga, à cette occasion, pour réunir le « diwân » d'Ahmed ben Çafuân qu'il rencontra dans cette ville. Sur sa demande, l'auteur l'autorisa, lui et son fils, à faire connaître cet ouvrage. La licence (« idjâza ») inscrite sur l'ouvrage même était datée du 6 rebi' II744 (28 août 134.3) (Maq., III, 426).

Les musulmans résistaient courageusement dans Algésiras. Le sultan Abû'l Hasan, désireux de secourir les Andalous, s'était rendu en personne à Ceuta pour y préparer des vaisseaux et des troupes. Mais sa flotte fut battue par les chrétiens et il dut se résoudre à guetter l'occasion de faire passer, a travers les navires ennemis, quelques hommes et de l'argent. Il put ainsi envoyer en Espagne un de ses fils qui vint camper à deux parasanges des assiégeants.

Bientôt il ne resta plus dans la place que deux mois de vivres. Le roi de Grenade demanda alors au sultan mérinide l'autorisation de traiter. Cette autorisation lui fut accordée, et les chrétiens entrèrent dans Algésiras le 26 mars 1344, après que les défenseurs en furent sortis. Une trêve de 10 ans [1] fut stipulée, mais le roi de Grenade dut se reconnaître vassal de la Castille et s'engager à verser un tribut de douze mille pièces d'or (Maq., II, 539-542 ; Mercier, II, 289 ; Dcmombynes, 30).

La paix signée, Lisân ed Din regagna la capitale avec la cour.

En Rebi' I 748 (= juin-juillet n47) nous le trouvons à Almería ***(JKi{a*** I, né). Comme nous aurons l'occasion de le

1. Mercier dit 15 ans.

remarquer, il dut beaucoup aimer les voyages où il trouvait des occasions d'exercer ses qualités d'observateur sagace.

A cette époque, Lisân ed-Dîn était déjà l'objet des louanges de ses contemporains. Nous en avons une preuve dans une pièce de vers qu'Abû Yahiyâ Mohammed el Balânî lui adressait en Chaʿban 749 (= octobre-novembre 1348) à l'occasion de la circoncision de ses enfants (Maq., III, 437)-

En 749 (= 1348-49) mourut le vizir Ibn el Djayiâb, chef des secrétaires. Ce personnage, qui aimait beaucoup Lisân ed-Din, avait dû le désigner au roi pour lui succéder. Nous savons déjà, d'autre part, qu'Abû'l Hadjdjâdj était très bien disposé **à** son égard. Aussi ne sommes-nous pas surpris d'apprendre qu'à la fin de Chawàl 749 (= fin janvier 1349), Ibn el Khatîb devenait premier secrétaire et ministre du roi de Grenade (Maq., **111**,42, 52). Son pouvoir était grand et il sut en profiter au mieux de ses intérêts : **oc** II avait toute la confiance du souverain qui lui laissa le soin de choisir les candidats aux emplois publics aux conditions qui lui convenaient ; il amassa ainsi une fortune considérable » (Maq., **m,** 52).

Ce devait être l'usage de donner à prix d'argent les emplois publics, carMaqqari ne fait suivre ce passage d'aucune réflexion désobligeante **à** l'égard d'Ibn el Khatîb. Nous ne serons pas plus sévères que lut !

A la mort du malheureux sultan Abû'l Hàsan, Ibn el Khatîb fut chargé de porter les compliments de condoléances de son souverain au nouveau sultan du Maghrib, Aboû Inân. Nous n'avons pas de détails sur cette mission, mais Maqqari (III, 52) nous apprend qu'il s'en acquitta à merveille.

Le **Iᵉʳ** chasvâl 755 (= 19 octobre 1354), jour de la fête de la rupture du jeûne, le roi Aboû'l Hadjdjâdj était assassiné pendant la grande prière que les musulmans célèbrent ce jour-là en commun. Il procédait à la dernière « rak'a » lorsqu'un nègre sortant des rangs des fidèles se précipita sur lui et le frappa d'un poignard. Transporté mourant au palais, il ne tarda pas à rendre le dernier soupir. On l'enterra l'après-midi dans le cimetière du palais à côté de son père Aboû'l Walid. Ibn el Khatîb prit la parole pour célébrer ses vertus (Maq., III, 42). Quant **à** l'assassin, qui fut arrêté sur-le-champ, il ne répondit que par des paroles inintelligibles aux questions qu'on lui posa et on en conclut qu'il était

fou. Il fut livré à la populace qui le massacra et brûla son corps (Demombynes, 30, note 94; Maq., III, 42).

D'après Ibn Khaldoun (Demombynes, note 94), le bruit courut que l'assassin n'avait pas agi spontanément. Il est probable que ce bruit n'était pas sans fondement. On ne voit pas bien quel intérêt pouvait avoir un malheureux esclave nègre à la mort du roi *. Au contraire, bien des gens **à** la cour devaient souhaiter cette mort dans l'attente des largesses que tout nouveau souverain ne manquait pas de distribuer à ses amis.

Aboû'l Hadjdjâdj ne faisait d'ailleurs que continuer la triste série des princes qui s'étaient succédé sur le trône depuis Mohammed II el Faqlh : tous étaient morts de mort violente, sauf un, Mohammed III, qui avait été déposé.

Cet événement modifia la situation de Lisin ed Dm. L'affranchi Ridouân, chambellan d'Aboû'l Hadjdjâdj et, avant lui, de Mohammed IV, chef des esclaves chrétiens et tuteur des princes royaux (Maq., III, jo, ***$2),*** fit proclamer Aboû 'Abd Allah Mohammed, fils du défunt, et gouverna en son nom. Il le tint môme enfermé pendant cinq ans, au dire d'Ibn Khaldoun (Demombynes, 31). Lisàn ed Din vit ses fonctions réduites à celles de vizir (Maq., III, 52). Toutefois, bien qu'amoindri, son rôle dans l'état fut encore important: « Ridouân, dit Maqqarl, en fit son lieutenant et l'associa à son autorité. » Leur action fut, d'ailleurs, bienfaisante, car Maqqari nous dit que sous leur administration, le royaume de Grenade connut de beaux jours Maq., III, 52).

Les éloges que Lisàn ed Din adresse ù Ridouân dans ***Ylhâta*** (I, 329) sont une preuve des bons rapports qu'il entretint avec lui.

Dans ce livre (II, 5), Ibn el Khatîb nous expose en ces termes sa situation sous Mohammed V : •< Dès le début de son règne, j'occupai auprès de lui l'emploi que m'avait confié son père, notre maître (que Dieu soit miséricordieux pour lui!). Je me tenais à ses côtés, j'étais chargé de la correspondance officielle que je rédigeais en prose et en vers, je répondais aux requêtes, je remettais les robes d'honneur. Le roi m'entretenait familière-

1. Je ne m'arrête pas a la version qui fait de l'assassin un prétendant au trône ("Demombynes, 31).

ment ; mes fonctions tenaient de celles du secrétaire et de celles du vizir. Mon autorité était renforcée par un commandement militaire. J'avais particulièrement pour mission de représenter le roi au palais et dans la capitale. Je dirigeais l'État et je le fortifiais par la paix. J'étais indépendant dans mes fonctions; mon influence et ma fortune étaient manifestes. Plus tard, ma puissance s'accrut, mon autorité s'affermit; mes rapports avec le souverain devinrent plus intimes. Le roi m'éleva de la catégorie des familiers au rang des vizirs, me traita avec des égards inouïs et m'honora d'une intimité qui ne pouvait être dépassée. »

Il dit encore ailleurs : « Lorsque le sultan (Aboû'l HadjdjAdj) mourut, son fils (Mohammed V) accrut la considération dont je jouissais, éleva ma situation et ne prit d'autre conseiller que moi » (Maq., III, **40).**

Il y a, on va le voir, une certaine contradiction entre ce que nous ditLisân edDin et ce que nous savons par d'autres sources. Lisàn ed Din grandit l'importance de sa situation sous Mohammed V avec le désir de paraître plus qu'il n'a été. Ibn Khaldoun dit en effet : « Mohammed (V) fut gouverné par son affranchi Kidouân... Celui-ci gouverna à sa place, dirigea l'État malgré lui... etc. » (Demombvnes, 31). Si réellement il en fut ainsi (et nous n'avons aucune raison de mettre en doute les paroles d'Ibn Khaldoun qui sont désintéressées), nous ne voyons pas trop comment Ibn el Khaùb aurait pu tenir du roi la situation qu'il prétend avoir été la sienne.

Il est possible que Mohammed, qui devait supporter difficilement le joug du terrible chambellan, ait cherché à gagner la sympathie d'Ibn el Khatîb pour le lui opposer plus tard. On comprendrait alors l'affection qu'il lui marquait; mais il ne pouvait pas lui faire partager une autorité qu'il n'avait pas.

Vers la fin de cette année (755 = 1354-55)» Ibn cl Khatîb fut envoyé en mission auprès d'Aboû 'Inan, sultan de Pas. Il était chargé d'informer officiellement ce prince des événements qui venaient de se produire à Grenade, de le féliciter au nom de son roi de ses succès dans le Maghrib central[1], et, « suivant la coutume des princes andalous », de solliciter son appui contre les chrétiens (Maq., III, 52 ; ***Ihitti,*** II, ***6).***

1. Abu ' InAn venait de renverser les 'Abd el Wadites et son autorité s'éteud.iit jusqu'à Roupie.

Il partit au commencement de Dzoû'l qa'da (= décembre 1354-janvier 1355) accompagné d'une suite nombreuse choisie parmi les personnages les plus distingués d'Andalousie. A la dernière étape avant Fas, il reçut une lettre d'Abû 'Abd Allah Mohammed ib Marzûq le Tlemccnicn, premier ministre d'Abû 'Inân. Le porteur de la lettre lui amenait comme cadeau un cheval tout harnaché. Lisân ed Dîn ne demeura pas en reste de courtoisie épistolaire et envoya sa réponse le 27 dzoû'l qa'da = 12 janvier 1355 (Maq., III, 439).

Le 28, il fut reçu par le roi : « Il s'avança vers le sultan et se tint debout devant lui; puis, lorsque le cortège de ministres andalous et de savants qui l'accompagnaient se fut approché, il demanda l'autorisation de réciter une poésie en présence des confidents du souverain. Cette autorisation lui fut accordée et il récita debout les vers suivants :

k O vicaire d'Allah ! bras du destin ! puisse-t-il (Allah) t'élever tant que la lune brillera dans les ténèbres I

« Puisse sa main éloigner de toi les malheurs contre lesquels les hommes sont impuissants.

« Ton visage est pour nous dans l'adversité, comme un flambeau dans la nuit; ta main, comme la pluie dans le désert aride.

« Sans toi, personne ne se fût établi sur la terre d'Andalousie et n'y eût prospéré.

« On peut dire que l'Andalousie ne vit que de ta grandeur.

« Ses habitants, depuis que tu les as secourus, n'ont pas oublié tes bienfaits et ne se sont pas montrés ingrats.

« Ils sont inquiets sur le bonheur qu'ils te doivent, m'ont envoyé vers toi et attendent. »

Ces vers émurent le sultan qui invita Ibn el Khatîb à s'asseoir et lui dit : ***a*** Tu ne t'en retourneras vers eux qu'avec tout ce que tu sollicites », puis il le combla de bienfaits et lui accorda ce qu'il demandait » (Maq.. III, 52).

L'accueil du roi impressionna profondément les assistants. Abû'l Qâsim ech-Cherif, une des autorités d'El Maqqarî, qui faisait partie de la suite du vizir, dit qu'il ne connaît d'autre exemple d'ambassadeur ayant obtenu ce qu'il désirait avant d'exposer l'objet de sa mission (Maq., III, 52).

Lisân ed Dîn dut rencontrer à Fez de nombreux savants que la générosité du sultan y attirait. Parmi ceux qui composaient habituellement la société du souverain mérinide. **Thn** Khaldoun,

qui vivait lui-même à la cour, à ce moment, cite les suivants: Ibn aç-Sarlar Abu ʿAbd Allah Mohammed, un des docteurs de l'époque les plus verses dans la connaissance du Qprâu ; £1 Maqqari Abu 'Abd Allah Mohammed, grand qâdî ; Ech-Charif el Hasani, très versé dans la métaphysique et la science des traditions ; El Bordjl Abu'l Qàsim Mohammed b. Yahiyâ, secrétaire du sultan, chef de la chancellerie, secrétaire d'État et, plus tard, qâdî de l'armée; Ibn 'Abd cr Razxâq Abu 'Abd Allah Mohammed, savant d'une grande valeur ***{Autobiographie,*** XXXIV).

\a réputation dTbn el Khatîb et l'éloquence qu'il avait déployée devant le sultan durent inspirer au monde savant de l-'as le désir d'entendre ses leçons. Ibn Khaldoûn fut peut-être alors un de **ses** auditeurs dans les réunions littéraires qui se tenaient chez le sultan ***{Autobiographie,*** XXXV). Il dit, en effet, dans son autobiographie, qu'il prit des leçons de plusieurs cheikhs du Maghrib, « ainsi que des cheikhs ***espagnols oui venaient à Pas remplirais missions politiques ».***

Lisân ed Din ne demeura pas longtemps à Pas. Rappelé sans doute par les occupations de sa charge, il reprit le chemin de l'Espagne, enchanté des résultats de son voyage. Il arriva ***k*** Grenade au milieu de Moharrem **756** = janv.-fév. **1355** ***(Ibdfa,*** II, **7).** Il dut être désagréablement surpris du changement qui s'était produit à la cour pendant son absence. S'il faut en croire Ibn el Ahmar dans le ***FaniîdQAïq.,*** IV. **250),** Lisân ed Din ne retrouva A son retour que l'ombre du pouvoir qu'il avait laissé à son départ ; c'était là l'œuvre de Ridouàn qui allait bientôt éprouver à son tour les caprices de la fortune.

Mohammed V avait un frère, Isniâ'il, qu'il tenait enfermé dans un château voisin de son palais, par mesure de sûreté personnelle, fsmà'il était d'ailleurs installé très confortablement et ne manquait de rien, dit Ibn el Khatîb. Ce prince avait un caractère faible et n'était pas dangereux par lui-même, mais les ambitions qui reposaient sur sa tête justifiaient les précautions **prises** S son égard (Maq., III, **50;** Dcmombynes, **82).**

Sa mère qui avait réussi à venir habiter le même château, tenait, peut-être par une préférence maternelle, à le faire asseoir sur le trône **et** intriguait dans ce but. la* jour de la mort de son mari, elle **s**'était emparée d'une somme considérable qui se trouvait dans la chambre royale et appartenait au trésor (Maq., III, **•I** 0- Elle avait donc de l'arcent. il ne lui manquait que de*

hommes : elle eut tôt tait d'eu trouver. Elle s'entendit avec son gendre, le raïs **Abu** 'Abdallah Mohammed b. Abi'l Walid, de la deuxième branche des Bani Nasr (Maq., III, $o), dont les ancêtres avaient à plusieurs reprises disputé le trône aux descendants de Mohammed ech-Chcikh : « C'était un homme énergique et résolu, dit Ibn el Kbatib (traduit par M. Demombynes, (p. **50)** qui, par son entrain et ses conversations familières, savait agir sur les hommes et trouver un appui parmi ceux qui étaient mécontents du pouvoir ou que l'ambition agitait. » Le raïs, aidé par un nommé Ibrahim b. el Fatb et par un de ses parents, le raïs Abu Sa'id, recruta avec l'argent de sa belle-mère les hommes nécessaires **à** l'exécution du projet ***(IMfa,*** II, **16:** Maq., III, **52).**

Sous le prétexte de rendre visite à sa tille, la veuve d'Abû'l Hadjdjàdj put, sans éveiller les soupçons, régler avec son auxiliaire tous les détails du complot (/M/tf, II, **16).** Lisân cd Oin accuse le régent Ridouàn de s'être montré négligent dans cette circonstance, « il aurait pu, dit-il, s'apercevoir des intrigues de la mère d'Ismi'il... mais Dieu pour l'exécution de ses arrêts rend insensés les hommes raisonnables *.

Ijc* 27** ramadan **760 =• 22** août **1359,** le complot était prêt. Dans la nuit du **27** au **28,** les conjurés au nombre d'une centaine se réunirent près d'un pont jeté sur le Darro contre une aile de l'Alhambra. Il y avait à cet endroit, dans le rempart du palais, une brèche faite en vue d'une réparation non encore exécutée. Munis d'échelles apportées à cette intention, les conjurés escaladèrent le mur par la brèche, rencontrèrent un corps de garde qu'ils réduisirent au silence, puis se dirigèrent vers la porte dite d'KI Moutà', qui n'était pas gardée. Cette porte franchie, ils se lancèrent dans le palais en criant et en brandissant des torches allumées. Une partie des gardes et des domestiques du palais se joignit à eux, l'autre s'enfuit épouvantée. • Chacun ne pensait qu'a son salut ». dit Lisan cd Din ***(IM/ii. I. **2***X).

Une fois maîtres des lieux, les assaillaïusgmdés par leurs **chefs** se divisèrent en deux bandes; tandis que les uns ayant à leur tète le raïs allaient chercher Isma'il, les autres se précipitaient dans les appartement* de Ridouàn. I!> en bridèrent **les** portes et faisant irruption à l'intérieur massacrèrent le régent au milieu Je **sa** famille. Ils pillèrent ensuite tout ce qu'ils trouvèrent chez lui ***(Ihlfa,*** I, **n8.** II. ta; Demombvncv Sa et suivante*; Maq., III, II, jo).

Isma'îl fut amené à l'Alhambra pour y être prodamé : « on le lit monter à cheval tout tremblant, les traits altérés, murmurant des paroles inintelligibles au milieu de ses gouvernants dont les uns poussaient des cris d'allégresse et les autres criaient la formule : « Je cherche auprès de Dieu un abri contre Satan. » On lui avait mis dans la main un sabre à la façon des femmes qui jouent avec des couteaux ou des ballerines des lieux de spectacle. On battit les tambours du roi et l'on prit aux écuries les chevaux pour les monter ! La troupe se dirigea ensuite vers les arsenaux et se partagea les armes. L'affaire était terminée1 » ***(II,\i(o,*** F, **239).**

Tandis que cette tragédie se déroulait dans l'Alhambra, le sultan Mohammed et son fils se trouvaient à côté, dans le jardin d'F.l 'Arif, « célèbre par l'épaisseur de ses ombrages, le charme de **ses** eaux co urautes et la brise suave et fraiche que l'on y respire », dit un auteur musulman. Il ne dut qu'à cette circonstance d'éviter le sort de son chambellan. Lorsqu'il entendit des cris et le son du tambour il voulut rentrer au palais pour voir ce qui **se** passait : i! en trouva toutes les issues gardées ; a des lances le menacèrent et des flèches furent lancées contre lui ». Comprenant l'étendue de son malheur, il revint en arrière, éperdu, ne sachant que faire. Mais « Dieu lui rappela les virils exemples de sa famille » et il reprit son sang-froid. Seul, avec quelques-uns de ses gens, il ne pouvait songer à recouvrer de vive force le trône qu'il venait de perdre. Il prit donc le parti de fuir. Vêtu de ses vêtements d'intérieur, il sauta sur un cheval et partit à travers la campagne vers Guadix, suivi de quelques cavaliers et couvert par la nuit. Celui qui hier encore était souverain de Grenade « ne possédait plus à cette heure que sa personne » ***(JHia,*** II, **12;** Maq., III, **44,50;** Demombvnes, **82** et suivantes).

Mohammed arriva ***à*** Guadix le matin même ayant lassé les cavaliers que le raïs avait mis à **sa** poursuite. Ixs habitants lui tirent le meilleur accueil et lui prêtèrent serment de fidélité, a Pleins d'affection pour lui, ils auraient préféré perdre tous leurs biens que de l'abandonner » (Maq.. III, **44** ; Demombvnes, **82).**

Comme son souverain, I.isin edDin fut favorisé par la chance, u **Uirs** de cet événement, nous dit-il. je me trouvais dans ma maison de campagne ou je m'étais rendu scion la coutume des gens de mon rang. J'évitai donc la mort, mais je n'échappai pas **au** malheur **1** (/'viv. 11. 13).

Nul doute que, s'il se fut trouvé au palais dans la sanglante nuit les gens du rais ne l'eussent point épargné. Il fut toutefois bien traité par le nouveau roi qui lui conserva son emploi à la cour, n'osant pas se priver tout do suite de ses services. Mais cette situation nu dura pas. Bientôt, le roi, a l'instigation de son entourage, ordonna la confiscation des biens d'Ibn el Khatîb, et le fit jeter lui-môme *en* prison, où il fut l'objet d'une étroite surveillance (Maq., III, 40, $?)•« LA'» vit s'évanouir une (bruine incomparable, sans pareille en Andalousie, par l'abondance des revenus, l'ardeur des animaux, la prospérité des terres, l'éclat des armes, le luxe des vêtements, la richesse des meubles, le nombre des livres, sans parler des vases, tapis, ustensiles, verreries, parfums, trésors, tentes, bâtiments, etc. » (Maq., III, 40). Tout cela fut vendu à vil prix et dispersé (Maq., I, 40).

Les parents du roi et sa suite eurent une large part des dépouilles d'Ibn el Khatîb. II est même certain que son immense fortune fut pour quelque chose dans la disgrâce qui le frappa ; elle n'en fut pas, toutefois, l'unique cause, comme il le dit. (Maq., III, **40).** Les nouveaux maîtres de Grenade devaient douter de la fidélité de ses services et craindre qu'il ne se servit de son influence pour travailler au retour de Mohamed V '. Il faut aussi tenir compte des jalousies suscitées par sa rapide élévation. Dans cette petite cour de Grenade, combien d'ambitions devaient s'agiter autour d'un trône toujours chancelant I Combien de haines devaient naître des espérances déçues, des cupidités non satisfaites ! Cette poignée de musulmans pressés chaque jour davantage par leurs ennemis ne songeaient pas au danger qui ***les*** menaçait, ne pensaient pas à l'éventualité d'abandonner un jour cette belle Andalousie qu'ils aimaient tant. D'ailleurs, les Andalous étaient si peu musulmans I lui longue fréquentation des chrétiens, l'influence du milieu physique avaient profondément altéré leur caractère primitif: leurs vêtements mémo n'étaient plus ceux de leurs pères*. Lame dos conquérants s'était transformée; la conscience religieuse avait perdu sa rigidité; le sentiment de l'intérêt personnel primait celui de l'intérêt collectif.

Cependant les troupes d'Isma'il assiégeaient Guadix dont les

1. Ibn Khaldoua (.Maq.. III. , r) Jh q:ic l.i>jn et l)!n tu: *cnip'*Noniié parce qu'il avait été le lieutenant de Kidouau et un des piiier» de 1"lut.

2 flii Sj'IJ l'ap. Maq.. I, 1 «5 » nnu< appird J«. M<n :cmpi le» prince» et îe> xild.it» **>'.;ah'!'a:em ^oiv.r.'.i. ¡0 cir.i.:uT.« ^u:? \01sn-.**

murs protégeaient le sultan déchu. Les habitants lidèles à leur serment refusaient de reconnaître l'usurpateur *(Iha(,t,* II, **12).** Mais la résistance ne pouvait se prolonger indéfiniment et le jour n'était pas loin où la place serait emportée d'assaut ou obligée de se rendre faute de vivres. Mohammed le comprit et chercha du secours au dehors.

Il s'adressa d'abord au roi de France, Charles V (Maq., III, 45; Demoiubynes, 84). H espérait que ce prince, ennemi de Pierre le Cruel, lui fournirait de l'aide contre Isma'il, allié de ce dernier. Cet espoir fut déçu, et l'ambassadeur qu'il lui adressa, revint sans avoir rien obtenu (Deuioiubyues 85). Mohammed se tourna alors vers le Maghrib et implora le secours d'Ahoû Salem qu'il avait autrefois accueilli i Grenade. Ibn el Khatjb, de son côté, faisait entendre ses plaintes au sultan de Fas. Le vizir de ce prince, Ibn Marzoùq, qui avait autrefois accompagné son maître en Andalousie et s'était lié d'amitié avec Ibn el Khafîh, fut, dans ces circonstances, très utile aux victimes du raïs Mohammed . Il sut montrer à son maître qu'il serait de bonne politique de faire venir à Pas le sultan déchu, dont la présence deviendrait une arme contre le gouvernement de Grenade. Nous savons, en effet, qu'il y avait en Espagne de nombreux princes mérinides exilés. Ces princes, soutenus par les Grenadins, pouvaient toujours susciter des embarras à celui de leurs parents qui régnait à Fas.

Abu Salem entra dans les vues de sou ministre et fit demander à Grenade, pour Mohammed V, l'autorisation de s'embarquer. Le nouveau gouvernement ayant accordé cette autorisation, le sultan dépêcha un de ses conseillers Abùl Qâsim ech-Charii le Tlemcenien, chargé de ramener l'ex-roi. Cet envoyé était en outre porteur d'une lettre autographe de son souverain demandant la liberté de Lisait ed Din et la posant comme condition de son alliance avec les Andalous (Maq., III, **40, 50,** 53; ***Ilkifa,*** II, •3.)

Abù'l QAsim ed Charil se rendit d'abord à Grenade, ***là,*** il lit élargir Lisân ed Din et revint avec lui à Guadix. où il arriva le **10** Dzoù'l Hidjdja **760 (— 2** nov. **1369),** jour de la fête des sacrifices (Maq., Il, **65, 48, 51).** Le lendemain, le cortège se mettait en route pour gagner Marhilla (Maq., 111. |>) où devait avoir lieu l'embarquement. I.es habitants de Guadix accompagnèrent en foule, les uns à pieds, les autres à cheval, celui qu'ils considéraient comme leur roi.

On passa par Alpucntc, Lojà, Antequera, Coin ; dans toutes ces localités la population montrait la peine que lui causait le malheur du roi Mohammed (Maq., III, **45 ; *l\}à\a* 13).** Le **24,** les exilés s'embarquèrent à Marbilla sur des- vaisseaux que Pierre de Castille avait mis a leur disposition ***[Ihâ{a,*** II, **23)'.** Ils s'arrêtèrent quelque temps à Ceuta **(//w/if,** U, **13)** pour organiser la caravane qui devait les amener à Fa», puis prirent le chemin de cette ville.

Le ***6*** mobarrem **761 (— 28** nov. **1359)** ils parvenaient au terme de leur voyage. **Ijc** sultan Abu Salim au milieu d'un cortège imposant vint lui-même les recevoir hors de la Ville-Neuve. De part et d'autre l'on mit pied à terre au moment des salutations, puis, remontant achevai, les deux souverains et leur suite se rendirent au palais, où un grand repas était préparé. Lorsque chacun eut occupé sa place, Mohammed étant eu face d'Abù Salim; Ibn el Kharib se leva et récita la fameuse « Qacida » en « ra » dans laquelle il demandait pour son roi et pour lui-même la protection du souverain et de Fès.Ce poème était si bien tourné qu'il arracha des larmes aux auditeurs, au dire d'Ibn Khaldoun qui assistait à la réception. Le sultan mérinide y fut sensible et promit l'assistance qu'on lui demandait, « Ce lut un grand jour», dit Ibn cl Kharib. Mohammed et sa suite furent comblés d'honneurs et de cadeaux; son vizir fut particulièrement touché par les faveurs d'Abù-Salim, qui lui assigna une pension, lui octroya des terres et le fit asseoir à la première place de son conseil (Maq., III, **40, 45, 48,** i$i etsniv.; Demombynes, **85; /7w**/<i, II, **ij).**

Lisàn ed Din vécut quelque temps a Fas dans l'intimité du sultan. Il devait s'occuper de littérature et de science ne pouvant dépenser son activité dans les aflaires politiques. Nous savons qu'Ibn Khaldoun copia pour lui, à cette époque, des poésies d'EI Bordji (Maq., III, **444).**

Ibn cl Kharib ne tarda pas ***h*** s'ennuyer à Fas; soit qu'il eût tiré de cette ville tout le profit intellectuel qu'elle pouvait lui offrir, soit qu'il jugeât son existence trop monotone, soit encore qu'il escomptât les avantages pécuniaires qu'une tournée dans le pays pouvait lui rapporter, il demanda l'autorisation Je voyager dans les provinces de l'Empire. Le suitan acquie>ç.i **.1** son désir.

1. Ibn Khaldoun <*?. Maq.. III. J I **) dit que la traversée eut heu en Dxoùl Qa'.lj" M*qqari rel*ve l'crei'-- Voi- Dfniom:--?-;''. -**

et ordonna aux gouverneurs de se montrer généreux envers l'hôte distingué qu'ils allaient recevoir. Oisons tout de suite que cet ordre fut exécuté à la lettre et que Lisân ed Dln réalisa dans son voyage une fortune respectable (Maq., DU, 53). Nous pouvons d'ailleurs supposer que dans le tracé de son itinéraire, il se laissa guider autant par la richesse des provinces que par des considérations moins matérielles.

Il se rendit d'abord à Miknisa. Cette ville, une des plus importantes du Maghrib el Aqsa, était la résidence de nombreux savants avec lesquels il entretint de bonnes relations (Maq., ITT, **180).** Il faut, toutefois, faire une exception pour le qâdi Ibn AH Rommàna. Ce personnage s'étantabstenu devenir à sa rencontre, comme durent le faire les notabilités du pays, Lisân ed Dîn lui adressa une lettre de reproches qui commençait par ces vers :

a Ibn Abl Kommâna m'a fait un mauvais accueil, il m'a fui et s'est gardé de moi.

a II m'a caché ses graines, n'ignorant pas que j'étais son hôte et que j'avais droit à ses égards.

a Mais il a pensé qu'en véritable Occidental je ne me nourrissais pas de graines de grenade[1] s (Maq., III, 77).

Lisan ed Dîn ne laissa pas que d'Être enchanté du l'accueil des Mikuàsiens et demeura plusieurs jours dans la ville (Maq., IV, **24).**

De Miknàsa, il se rendit dans la région de Marrakech « pour y visiter les hommes pieux et y voir les monuments du passé », dit-il lui-même. Nous n'avons aucun renseignement sur son séjour dans la capitale de Yousof ben Tachfïn. Nous savons seulement qu'il profita de son passage dans le pays pour visiter le tombeau d'iil Mo'tamid à Aghmâtoù la tristesse du lieu et les souvenirs qu'il évoquait lui arrachèrent des larmes (Maq., IV, **183).**

A l'issue de ce voyage, Ibn et Khatîb entra dans une période de ferveur religieuse et de recueillement, ou bien, lassé des agitations de la vie politique, il voulut jouir en paix de la fortune que les libéralités un peu forcées de ses hôtes lui avaient constituée. D'ailleurs, son goût pour l'étude devait lui faire envisager agréablement une existence exempte de soucis et qu'il pourrait consacrer entièrement aux occupations de son choix.

1. Ibn el Khatib je-uc sur le mot *rommHua* qui signifie « grenade ».

Quoi qu'il en fût, il ne revint pas à Fas mais choisit pour résidence le « riWt » de Sale. A son arrivée, son premier soin fut de visiter' les sépultures des princes mérinides. Sur le tombeau du sultan Abû'l Hasan il récita un poème en « ra » dans lequel il implorait l'intercession de ce prince pour rentrer en possession de ses propriétés de Grenade et le priait d'intervenir en sa faveur auprès du sultan Abû'l Sâlcm (Maq., III, **48,** s* : IV, **31, 135).** Le souci des intérêts matériels, ou le voit, ne le quittait pas.

Il s'établit ensuite dans une « ziouia «et v vécut tranquille •< dans la retraite et ne manquant de rien »(//jw/rr, II, **14).**

Il se trouvait si bien dans sa nouvelle situation qu'il se proposait d'y demeurer jusqu'à sa mort, après avoir accompli le pèlerinage des lieux saints. C'est au moins ce qu'il dit dans une lettre adressée **à** Ahoù Salem et datée du **11** redjeb **761 = 28** mai **1360** (Maq., III, **393).** Par cette même lettre, il priait le sultan de lui faire restituer les biens confisqués par le rais Mohammed et, afin de toucher son auguste correspondant, il évoquait encore le souvenir du « grand sultan Abû'l Ilasan >. Sa prière fut exaucée et quelques jours plus tard, le **24** radjah -- to juin, le souverain l'informait qu'il avait fait partir pour Grenade, deux envoyés chargés d'obtenir la satisfaction qu'il réclamait (Maq., **m. 389).** Un mois après, Ibn e! Khatib apprenait par Abu Sàlem lui-même la chute de Tlcmcen tombée aux mains des Mérinides. Il se hâta de répondre par un écrit de circonstance. (Maq., III, **19)** et célébra dans une « qacida > la victoire désarmées de son protecteur.

L'ex-roi de Grenade, Mohammed, ne renonçai: pas au trône. Sur ses instances et grâce **à** l'entremise d'I'rn Khaldoûn(r/**H**/aWo-***grapine,*** XLII) qui était au mieux avec le sultan. Abu Salem consentit à lut prêter son aide pour une tentative de restauration.

Le **17** chawwal **762 (20** août r**}6r)** au matin, Mohammed et sa suite quittèrent Fas. Abu Salera entouré de sa cour, reçut dans le jardin de Maçara les adieux de ses hôtes. Une foule nombreuse, sortie de la ville, regardait avec émotion le cortège des Andalous s'éloigner (Maq.. III. **47 : *V<à{û.*** H, **14).**

Un mois plus tard, le **20** dxoù'1 qa'da **763 (= 21** septembre

t. A Cher*.

1361, le vizir 'Omar b. 'Abd Allah b. 'AH et le chef de la milice chrétienne, Garcia, renversèrent Abu Salem et le remplacèrent par son frère Abu 'Omar Tâchftn. Le malheureux Abu Salem essaya en vain de résister. Abandonné par ses soldats et par ses partisans au nombre desquels se trouvaient les vizirs Mas'oud b. Rahou et Solamiân ben Daôud dont nous aurons à reparler, il dut fuir et se cacher dans la campagne. Quelques jours après, ses ennemis le découvrirent et l'amenèrent à Fas où il eut la tête tranchée (/{fcifrf, I. **178;** Mercier, Tl, **319).** Après une période d'anarchie de plusieurs mois, le prince Abu Zeyân Mohammed remplaça sur le trône Abu 'Omar Tâchlin.

Le nouveau sultan continua a Lisân cd Din, qui était venu de Salé lui présenter ses hommages (Maq., III, **300),** les faveurs dont il était l'objet de b part d'Abû Salem. Le ***Näß el Ttb*** (III, **377)** renferme une lettre dans laquelle le prince lui renouvelle l'attribution d'une pension de cinq cents dinars « ochri » à prendre sur les revenus de la ville de Salé, affranchit de tous droits d'entrée les objets de consommation qui lui sont destinés et exempte de tous impôts les terres qu'il fait cultiver. Cette lettre est datée du **10** rabi' Il **763 —- 6** février **1362.**

Pendant qu'au Maroc les prétendants se disputaient le trône de Fas, en Espagne Mohammed faisait des progrès vers Grenade. A son arrivée en Andalousie, il s'était d'abord rendu à la cour de Castille, mais ne trouvant pas auprès de don Pedro le secours sur lequel il comptait et qui, peut-être, lui avait été promis[1], il avait prié Ibn Klialdoun d'intervenir auprès du vizir 'Omar b. 'Abdallah afin d'obtenir Ronda alors possession mérinide. Il pensait attendre dans cette ville l'occasion de rentrer à Grenade (Maq., III, 53). Ayant obtenu ce qu'il désirait, il demeura quelque temps inactif puis, après s'être emparé de Malaga, il se disposa à marcher sur la capitale.

Devant le succès de son compétiteur auquel, du reste, le pays était favorable, le raïs Mohammed qui s'était fait proclamer après avoir fait mettre à mort Isma'il (Maq., III, >o) considéra sa situation comme perdue. Il réunit ses trésors et ses armes et alla chercher un refuge à Scvillc, chez le roi chrétien. Il y fut suivi

1. Le ioi Je Ottilie demandait avec insistance le retour de Mohammed (Mi«)., III. \-)et ne cessait de ravager !e» frontière» du royaume d'Isma'il .M>C . III. hj

par le « chef des auxiliaires », Idris ben 'Abdallah, sa garde et ses partisans, c'est-à-dire tous ceux qui pouvaient craindrs des représailles de la part du souverain légitime. Mais le roi de Castille trompa leurs espérances ; il lit exécuter le raïs et ses compagnons et fit emprisonner Idris b. 'Abdallah avec quelques antres cavaliers'. D'après Gayangos, les prisonniers musulmans durent se battre les uns contre les autres : ceux qui ne prirent pas part à cette lutte odieuse furent vendus comme esclaves. Ixs têtes des morts furent expédiées à Mohammed Y qui les fit exposer sur les remparts de I'Alhambra à l'endroit **011** les conspirateurs avaient jadis pénétré***(ltyla.*** II. **1**.1; Demombynes, **69, 70).**

Après la fuite du raïs, Mohammed V s'était dirigé vers Grenade aux acclamations des Malagats; il rentra dans sa capitale le samedi **20** djumâda II763 **16**avril **1362)**(//*/{«, II, **15** ; Maq., III, Sî). Ihn el Kharib lui écrivit pour le féliciter (Maq., IV, **106).**

De retour au pouvoir, Mohammed V mit A la tête des « défenseurs » leur ancien chef Yâhiyà b. 'Omar et prit pour conseiller intime son fils 'Othmân **(77**«f/if. IT, **20;** Dcmombvncs, îO-

Rn quittant le Maroc, Mohammed V avait laissé a Fas quelques membres de sa famille, dont son fils Abu ***\VtVx.*** Le nouveau sultan de Fas les retint prisonniers comme gage de la restitution de Ronda ***(Ifalta.*** II, **1**j). Knfin, un accord intervint entre les deux souverains et le vizir 'Omar b. "Abdallah chargea Ibn cl Kharib de ramener à leur père les princes îusirides (Maq., III, **53).** Ce fut peut-être Mohammed V lui-même qui pria Lisan ed Dîn d'accepter cette mission.

Quoi qu'il en ait été, Ibn et Kharib ne fut pas enchanté, il le dit du moins, de l'obligation qu'on lui faisait de retourner à Grenade. Il n'osa ou ne put cependant refuser, et quitta sa retraite de Salé pour prendre le chemin do l'Espagne (Maq., III, •(>). Il arriva à Grenade le **2oCha'ban763 (« 14** juin **136a)** (/fw'/n, II, **15)** ; il fut reçu par son souverain avec des manifestations de la plus vive affection - Le jour de son arrivée, il récita une magnifique « qacida » en « Mm « qui est une de ses plus belles oeuvres poétiques. Le sultan émerveillé demanda, dit-on. qu'on

t. Pour tenir tes engagements envers Mohammed V. dit Ibn Khaldoun ap. Maq.. m. JJ.

l'inscrivit sur les mura de l'Alhambra où on pouvait encore la lire au temps d'Kl-Maqqarî (Maq., IV, **174).**

Mais en acceptant la mission dont on l'honorait, Lisân ed Dîn n'entendait pas prendre rengagement de demeurer à Grenade, ci, des sou arrivée il lit connaître sou intention d'accomplir le pèlerinage à la Mecque (Maq., III, **41 ; *llklta,*** JJ, **17).**

Ce devait être, sans doute, chez lui un projet arrêté depuis longtemps car à cette époque il avait déjà manifesté à plusieurs reprises son désir de satisfaire le pieux devoir qui pousse les musulmans vers la Ka'aba. Il est probable que suivant l'habitude des Occidentaux il aurait profité de son voyage pour entendre les leçons dos maîtres de la Syrie et de l'Egypte et visiter les bibliothèques de ces pays. La curiosité du lettré se joignait souvent, dans ces occasions, à la foi du croyant.

Mais le roi qui tenait à ses services s'efforça de le retenir auprès de lui. 11 sut faire valoir de bonnes raisons dans lesquelles les promesses durent avoir leur place, cir Lisân cd Dîn se laissa convaincre. Il resta donc à Grenade comme vixir, et d'autant plus puissant, qu'il avait mis peu d'empressement à accepter cette charge. Nous pouvons supposer qu'il avait posé de telles conditions au roi que celui-ci en les acceptant avait abdiqué entre ses mains une grande partie de son autorité ; aussi cette deuxième période do sa vie politique vit-elle l'apogée de son pouvoir (Maq., III, **41. 53; *Ilxila,*** II, **17).** o Son oeil s'étendait jusqu'au Maghrib », dit Ibn Khaldoûu (ap. Maq., 1 1 , $ 5) . « Le roi régnait, moi je gouvernais », semblc-i-il dire lui-même dans 17/w/u, II, **17)-**

Comme nous l'avons déjà vu, le chef des • défenseurs », était Yàhiya b. 'Omar, dont le fils 'Othmân, après avoir considérablement aidé Mohamed V à remonter sur le trône, était devenu un des premiers personnages de la cour ***(JhUa,*** il, **20** ; Demombynes, **33** ; Maq., III, **154).** Lisân cd-Din vit avec dépit la faveur dont jouissaient ces deux personnages et résolut de les écarter. 11 représenta au roi combien sa confiance était mal placée et quel danger les princes mérinides faisaient courir à son pouvoir. Mohammed V prêta l'oreille à ses observations et suivit les conseils qu'il lut donnait. 'Othmân et son père furent éloignés de la cour, puis enfermés dans une prison d'Alméria**(23** ramadan **764 — *6*** juillet M6i)- Quelques années après ils étaient exilés et

- Ic champ devint libre pour Lisân ed Dîn » (Maq., III, 54 ; Dcmombynes, 33; ***Ibdta,*** II, **20**

Si, dans cette affaire, Lisân cd Dîn fut pousse uniquement par le désir égoïste de dominer seul l'esprit de son souverain, nous ne pouvons que le blâmer de n'avoir pas su résister à l'entraînement du l'ambition. Cependant Ibn Khaldoûn (apud Dcmombynes, 33)en parlant d''Othmân et dcYahiya dit que des intrigues furent la cause de leur disgrâce. Ces intrigues, n'en auraient-ils pas été eux-mêmes les auteurs et le danger que Lisân ed Dîn faisait pressentir i Mohammed n'était-il pas réel ? On pouvait tout craindre de la part de ces princes déportés en Espagne à cause précisément des troubles qu'ils suscitaient **à** tout instant au Maroc. Peu leur importait la légitimité du souverain et la sûreté de l'Etat. « ... Condottieri de savoureuse figure, qui, comme leurs congénères d'F.uropc, vont en toute indépendance où il y a de grands coups à donner et de bon butin à recueillir » (Dcmombynes, **70)** ils ne doivent pas nous inspirer une trop grande confiance. En somme, il faut reconnaître, que la sûreté de l'Etat était mieux sauvegardée par Lisân cd Dîn que par Yahiya et 'Othmân. Le caractère militaire du « chef des défenseur. », la force dont il disposait, la mentalité un peu 'spéciale que l'on s'accorde â reconnaître à ces « condottieri » mérinides, et surtout le prestige de leur origine n'étaient pas précisément des gages de fidélité.

Maintenant Ibn el Khatibestle plus haut personnage de l'Etat. Il domine l'esprit du roi, qui lui abandonne l'administration du royaume et compte ses fils parmi ses commensaux intimes. « Ibn el Khatfb, dit Ibn Khaldoûn, faisait la pluie et le beau temps (litt. « l'ouverture et la fermeture ») ; tous les visages étaient tournés vers lui, toutes les espérances reposaient sur lui, les grands et le peuple se pressaient à sa porte » (apud Maq., III,

Le pays n'eut pas a se plaindre de son administration; Grenade connut une prospérité qui rappelait les plus beaux jours des Omayades, et cette période de son histoire n'est pas la moins glorieuse. Rien n'échappa à l'attention de Lisân ed Dîn. Il fit restaurer les murailles des villes frontières ; remettre en état les vieilles forteresses et édifier de nouvelles défenses là où elles

1. I.7W/i' ne donne pa* la causes de 1« dUgrAcc de cespenonna-es.

étalent nécessaires ; sur son ordre, l'on construisit partout des citernes, précaution utile dans un pays sujet à de grandes sécheresses. A Grenade, le palais de l'Alhambra vit ses murailles restaurées ; et « afin de perpétuer le souvenir de son roi » le vizir fonda un collège et un hôpital '. L'armée et la marine furent aussi, et d'une façon toute particulière, l'objet de ses soins ***(Ibd(a,*** **», 18, 29)-**

Si nous comparons la situation du royaume de Grenade a celle que présente i ce moment le Maghrib affaibli par les luttes des prétendants, ou encore à celle de la Castille déchirée par les guerres civiles du triste régne de Don Pedro, nous reconnaîtrons que l'homme qui faisait briller d'un si vif éclat les derniers restes de l'Espagne musulmane est digne d'occuper une place de choix dans l'histoire de la péninsule.

Même en faisant la part des circonstances favorables à son gouvernement telles que la faiblesse des Etats voisins où les prétendants qui se disputaient le pouvoir sollicitaient l'appui du prince nasiride, et en tenant compte de la vitalité extraordinaire des populations musulmanes d'Espagne si bien adaptées au pays, il reste encore à Ibn el Khatib le mérite d'avoir su profiter habilement de la situation pour alTenuir une autorité jusqu'alors chancelante et grouper autour d'elle les énergies d'hommes forts mais à l'esprit exceptionnellement frondeur.

En ***Rebil 764*** (= déc. **1362**-janv. **1363),** Ibn Khaldoùn arriva en Espagne. En froid avec le vizir 'Omar b. 'Abd Allah il avait dû quitter le Maroc et Mohammed V, reconnaissant des services rendus, lui avait réservé le meilleur accueil. Lorsqu'il débarqua à Gibraltar il reçut d'Ibn el Kbadb une aimable lettre dans laquelle il se réjouissait de sa venue et lui exprimait sa satisfaction de la manière la plus cordiale ***(Autobiographie,*** XL1II). « Le **8** Rcbi, I (= **25** décembre), dit Ibn Khaldoûn, je m'approchai delà ville et le sultan qui s'était empressé de faire tapisser et meubler un palais pour me recevoir, envoya au devant de moi une cavalcade d'honneur composée des principaux officiers de sa cour. Quand j'arrivai en sa présence il m'accueillit d'une manière qui montrait combien il reconnaissait mes services et me revêtit d'une robe d'honneur. Je me rerirai ensuite avec le vizir Ibn Khatîb qui me

1. Une inscription comraéraorarive de U fondation de cet établissement le trouve a l'Alhambra. Kl le porte le* dates de nsoharrem 767 à *ckmwwdl* 76S (sept IJ6{ 1 mai (Demomhyrw». *(X).*

conduisit au logemcut qui m'avait été destiné. Dès ce moment, le sultan me plaça au premier rang parmi les personnes de sa société ; je devins son confident, le compagnon de ses promenades a cheval et de ses parties de plaisir. »

L'année suivante, Ibn Khaldoun fut chargé de se rendre a la cour de Castillc pour négocier un traité de paix. Quand il revint, ayant mené à bien sa mission, le roi lut marqua sa satisfaction en lui octroyant tes revenus du village d'El Bira ***(Autobiographie,*** XLIV). Quelques jours après eut lieu la fête du « Mouloud ». L'anniversaire du la naissance du prophète était a cette époque célébré avec une grande pompe par les rois du Maghrib et de l'Andalousie (Maq., IV, **193).** A cette occasion, Ibn Khaldoun récita devant le sultan un poème de sa composition ***(Aiitobiograplric,*** XLV).

On voit que le futur auteur ***du KilAb tl 'Ibar*** avait en Andalousie beaucoup de succès et soit en politique, soit en littérature rien ne lui manquait qui pût éveiller la jalousie de Lisan ed Dîn. Celui-ci, en effet, ne tarda pas à concevoir des inquiétudes sur les intentions secrètes dlbn Khaldoun. Il sut toutefois cacher ses craintes et leurs relations, en apparence au moins, restèrent cordiales. Il en fut ainsi jusqu'au milieu de **768 = 1364-65.** Nous empruntons à Ibn Khaldoun lui-même le récit des causes qui l'obligèrent a quitter l'Espagne : « Mes ennemis secrets et des gens qui ne vivaient que dans la délation parvinrent à exciter sa méfiance à mon égard en dirigeant son attention sur mon intimité avec le sultan et sur l'extrême bienveillance que le prince me témoignait. Malgré la haute influence que le vizir possédait et la grande autorité qu'il exerçait sur toute l'administration de l'Etat, il céda à la jalousie et je pus m'apercevoir de ses sentimenu a un léger degré de gêne qu'il trahissait malgré lui » (y/«/i>-***biographii).***

Ibn Khaldoun résolut de quitter Grenade en prenant un prétexte « afin de cacher au roi la conduite de son vizir et de ne pas troubler la bonne intelligence qui régnait entre eux » ***{Autobiographie).***

Il ne faut peut-être pas prendre au pied de la lettre les assertions d'Ibn Khaldoun : • Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son », dit le proverbe. Il est très possible qu'Ibn Khaldoun, en quête d'une situation, ait eu réellement l'intention de prendre

la place d'Ibn el Khatfb en s'insinuant dans les bonnes grâces du roi. Les intrigues auxquelles il fut mêlé au Maroc nous permettent de supposer qu'il ne fut pas aussi innocent qu'il veut bien le dire. De toutes manières il est certain qnc la nature de ses multiples talents cri faisaient un hôte dangereux pour la tranquillité du vizir de Mohammed V.

Nulle part, au moins à ma connaissance, LisJn cd Dln ne fait la moindre allusion aux craintes que lui inspira la conduite d'Ibn Khaldoùn à cette époque. S'il eut des raisons pour douter de sa loyauté il fut assez discret pour les taire.

D'ailleurs cet incident n'altéra pas profondément leurs sentiments réciproques. Le jour où Ibn Khaldoùn quitta Almeria il reçut du vizir une lettre fort aimable et si bien tournée que Maqqarl (IV, **126)** déclare n'en avoir jamais vu de pareille. Plus tard, Ibn cl Khatib lui adressa & Biskra deux lettres remplies de compliments et de protestations d'amitié ***(Autobiograpbit,*** **»97)-**

En **767 ~— 1365-66,** la guerre commença avec les chrétiens. Devant les « compagnies blanches » de Duguesclin, le roi Pierre avait réclamé le secours de son allié Mohammed, qui entreprit aussitôt une série d'expéditions contre les partisans d'Henri de Transtamare (Demombynes, **34).**

En moharrem = septembre-octobre **1365** eut Heu la « grande expédition » de Jaen. Les musulmans s'emparèrent de cette ville où ils firent de nombreux prisonniers et un butin considérable ***(Ihdfa, il,*** **53).** De (à ils se dirigèrent vers titrera (premiers jours de rebi'I = fin novembre) qui ne put leur résister et fut détruite en partie ***(Ibd(a,*** II, **53).** Après avoir dévasté les campagnes environnantes, le roi conçut le projet d'enlever Cordoue, qu'il ne pat prendre malgré tons ses efforts.

Cet échec n'arrêta pas les incursions des musulmans en terre chrétienne.

En cha'bao **767** (= avril-mai **1366),** ils prenaient Patenta, puis Bazgha ' et enfin le mois suivant Hiznajar ***(Ihdfa,*** II, **48).** L'année suivante, a la même époque, c'est Utrera qui reçoit leurs coups pour avoir massacré des prisonniers musulmans ***(Ihûta,*** II, **56).**

En Dzû'l Ilidjdja **770** = juillet-août **1369,** on lisait dans

1 Je n'ai pu identifier cette localité Faut 11 **Hre *il*** 'J **« Priego » >**

les mosquées du royaume une proclamation, rédigée probablement par Ibn el Khatib, invitant les musulmans à prendre part à une expédition contre Algésiras. Les fidèles répondirent en masse et tandis que les vaisseaux allaient bloquer cette ville par mer, l'armée prenait la route du sud. Le sultan du Maghrib, Abd el 'Axiz, envoya des secours aux Grenadius. Le siège commença le **23** dxu'l qa'da ; deux jours après la ville se rendit ***(Ibdta, U,*** 58).

Dans le courant de Rcbi'jjt — octobre **1369,** les musulmans firent une expédition dans les environs de Sèvillc, résidence royale. Ils prirent F.stepona et Marehena, sauf les citadelles. Le butin recueilli à Marehena fut si considérable qu'il fit baisser le prix des denrées chez les musulmans tandis que le contraire se produisait chez les chrétiens. L'armée musulmane n'alla, d'ailleurs, pas au delà de cette ville ***(Jbà{a,*** II, 58).

La guerre prit fin en **1370,** et Henri II signa avec le roi de Grenade une trêve de vingt ans.

Si nous nous sommes étendus sur ces guerres entre Grenadins et Castillans, c'est qu'elles occupent une période importante de l'existence de Lisân ed-Dîn. Bien que nous n'ayons pas de preuves certaines il est très probable qu'il dut prendre une part active à la plupart de ces « razzias ». Ses fonctions dans l'Eut auprès du sultau l'y obligeaient doublement et d'ailleurs en faisant le récit de ces guerres il emploie souvent le pronom de la première personne.

Cependant sa haute situation et la faveur dont il jouissait auprès du sultan faisaient naître dans son entourage des jalousies haineuses qui, longtemps inactives, finirent par se manifester en de calomnieux propos.

Noos ne savons pas exactement de quelle nature furent les premiers rapports dont il fut l'objet auprès du roi de la part du qfcdl Ibn el Hasan et autres grand personnages (Maq., III, **74).** Maqqari nous dit seulement que Mohammed V u'en tint aucun compte (III, $4). D'après ce qu'il nous apprend par la suite, nous sommes en droit de supposer qu'elles avaient surtout trait à ses opinions religieuses. C'était, en effet, l'accusation la plus grave que l'on pût porter contre lui, la seule, peut-être, qui eût quelque chance d'être prise en considération. A cette époque, les sentiments religieux des musulmans étaient exaspérés par les

luttes incessantes soutenues contre les chrétiens et par les humiliations qne ceux-ci leur avaient fait subir. Le roi lui-même était sévère sur la question religieuse : il l'avait montré en faisant une guerre acharnée aux idées qui, i cette époque encore, menaçaient la pureté de la foi : « Il fit disparaître l'hérésie et s'acharna contre les hérétiques et les « xindiq « **0** dont les chefs avaient compromis la vraie religion. Il les fît poursuivre,des témoignages furent produits et ils furent persécutés : l'on n'entendit plus parler d'enx » ***(Ifaita,*** II, 39).

Le rot déçut l'espoir des ennemis de son vizir en faisant la sourde oreille a leurs malveillantes insinuations. Lisân ed Din ne fut pas inquiété, et ses relations avec son souverain demeurèrent ce qu'elles étaient auparavant.

Cependant, ayant eu connaissance des intrigues qui se nouaient autour de lui, Ibn el Kharib entrevit le jour où **sa** fuite deviendrait nécessaire. Il songea dés ce moment **â** se créer hors de l'Andalousie des amitiés puissantes, **à** se ménager un asile contre le danger dont il se sentait menacé.

Il y avait alors **â** la tète des « défenseurs » * le prince mérinidc'Abder-Rahman **b.** Abl Ifcllouscn. Ce prince après une vaine tentative contre 'Abd el 'Azix s'était réfugié à Grenade avec son ex-vizir Ibn Mas'oûd b. Masat. Ibn el Khatib l'avait fort bien reçu et avait engagé le roi **à** lui confier le poste qu'il occupait. 'Abd el 'Azfx vit avec déplaisir la faveur dont Mohammed Y honorait son ennemi. Bientôt après, il surprit une correspondance échangée entre Abd er-Rahman et des gens de son entourage. Il en conçut des soupçons contre Abd er-Rahman, soupçons qui ne firent qu'exciter son ressentiment contre le roi de Grenade ***(Ibâia,*** II, ao; Maq., III, 54 ; Demombynes, 36). Ibn el Khatib offrit alors au sultan de Fas de faire emprisonner son ennemi s'il voulait bien lui réserver un emploi â sa cour le jour où il le lui demanderait. 'Abd el 'Aztz accepta ces conditions par une lettre autographe que son secrétaire, Aboû Yahiyâ **b.** Abi Médian, porta â Grenade. Usant alors de son influence, Lisân ed Din obtint du roi l'incarcération d'Abd er-Rahman et d'Ibn Masal qui restèrent en prison pendant tout le règne d'Abd el 'Aziz. (Maq., **m,** $4).

1. Libre» penseur*.

a. **Troupe de volontaires qui avaient passé le détroit pour se battre contre tes chrétiens.**

D'après Ibn Khaldoun ***(Autobiographie),*** c'est 'Abd el 'Axh lui-même qui aurait demandé à Mohammed V de mettre le chef des « défenseurs » hors d'état de lui nuire. S'il en futainsi,nous pouvons supposer que le roi de Grenade n'accéda à sa demande que sur les instances de Lisan ed Dm. De toute manière, il paraît certain que ce dernier acquit dans cette afiaire des droits a la reconnaissance d"Abd el 'Am.

Ibn et Kharib se ménageait par ailleurs d'autres ressources : au dire d"Àbd Allah et Toûnisi (Maq., IV, **19),** il envoyait fréquemment de flatteuses épltres au sultan de Tlemcen, Aboû Hammou, car « il pressentait sa disgrâce et se préparait un refuge », dit l'auteur qui nous fournit le renseignement.

Malgré l'insuccès des premières attaques, les adversaires d'Ibn el Khaçib ne désarmèrent pas et leurs coups chaque jour plus pressés, finirent par faire brèche dans l'esprit du roi. Ihnel Kharib s'en aperçut (Maq., III, 74) et résolut de luir. Il rît en secret ses préparatifs et, sous le prétexte d'une inspection sur les frontières, il partir avec son fils 'Ali, escorté d'une troupe de cavaliers (Maq., III, 54).

Arrivé devant Gibraltar, alors aux Mérinides, il envoya au gouverneur la lettre d"Abd cl 'Azfx dont il était porteur. Le gouverneur, déjà prévenu, sortit à sa rencontre et le fit entrer dans la ville. Il fit ensuite préparer un navire qui transporta Lisàn de Dln à Ceuta (Maq., III, 54). Avant de quitter l'Espagne, l'exilé volontaire adressa **à** son souverain une longue lettre dans laquelle U exposait les motifs de sa conduite ***(Autobiographie).***

A Ceuta, Ibn el Khatîb reçut le meilleur accueil des autorités auxquelles le sultan avait donné des instructions. Après un court séjour dans cette ville, il se rendit à Tlemcen où se trouvait 'Abd el'Axîz. On lui fît une réception magnifique : a Le sultan fit monter à cheval ses familiers et les envoya à sa rencontre. Il lui donna auprès de lui un poste où il trouva la sécurité et le bonheur, et lui confia dans l'État des fonctions élevées qui le rendirent puissant » (Maq., III, 54). Afin que rien ne lui manquât, son protecteur envoya chercher sa famille restée en Espagne (Maq., ***I. c).***

Sa fuite donna beau jeu & ses ennemis. A peine eut-il quitté l'Espagne qu'ils redoublèrent leurs efforts pour achever sa ruine.

Tous ses écrits furent examinés par eux avec l'intention bien arrêtée d'y trouver des chefs d'accusation. Il leur fut facile de relever des passages pouvant être défavorablement interprétés pour leur auteur au point de vue étroitement orthodoxe. Ibn cl Kharib, en effet, alHchait certaines opinions qui sortaient du cadre ordinaire des croyances musulmanes. Un mysticisme outré ou une incrédulité partielle le désignait **à** l'attention des « docteurs », vigilants gardiens des pures doctrines de l'Islam. Il fut accusé de a Zcndaqa » et, comme tel, jugé et condamné par le grand qàdl de Grenade, Abou '1 Hasan (Maq., III, 55).

Lisiu ed Din répondit **à** ses ennemis par deux ouvrages intitulés l'un : ***L'escadron embusque,*** qui traitait des hommes du viu* siècle ; l'autre, ***LenUvemciit de la muserolle,*** où il peignait le qádi Abou' 1 Hasan. Tous les deux, mais surtout le dernier étaient dirigés contre lu qàdi Abou' 1 Hasan qui s'y trouvait fort maltraité.

Ibn el Kbatib chercha eu outre à se veuger du roi Mohammed en engageant le sultan 'Abd cl 'Aziz **à** s'emparer de l'Andalousie (Maq., III, **s;,** 58). Devant ces menées qui le menaçaient directement, Mohammed n'eut plus aucun ménagement et, cédant aux avis pressants de son entourage, il dépécha le qàdl Aboù 1 Hasan auprès d'Abd cl 'Azia pour l'informer de l'accusation qui pesait sur son protégé et pour le prier de le faire juger ou de le lui remettre. Le qâdj appuyait sa demande de cadeaux précieux. Mais 'Abd cl 'Azlz refusa d'exercer aucune poursuite contre Ibn el Khatib, oc voulant pas violer l'hospitalité qu'il lui avait accordée. Il fit **à** l'ambassadeur cette réponse : « Pourquoi, le sachant coupable, ne l'avex-vous pas puni alors qu'il était **à** Grenade ? Quant **à** moi, je puis vous affirmer que tant qu'il sera mon hôte, il ne lui sera fait aucun mal. > Puis, loin de l'inquiéter, il multiplia les faveurs dont lui, ses fils ci ses compagnons étaient l'objet.

Lisan ed Din s'installa a Fas, et, riche des largesses du sultan, se préoccupa de vivre luxueusement, faisant élever de somptueuses demeures et planter de magnifiques jardins.

Il échangea **à** cette époque avec le qAdt Aboûl ' Hassan une correspondance dans laquelle ils exprimaient tous deux, avec violence, leurs sentiments réciproques (Maq., **lu,** 64).

Mais les événements allaient bientôt se tourner contre lui, et le malheur qui semblait le poursuivre vint le relancer dans sou

asile. La série «les circonstances qui devaient amener sa triste tin commença par la mort dn sultan mérinide : 'Abd cl 'A-lx mourut le **23** octobre **1372** et le pouvoir passa de nouveau au vizir Ibn dGhixî qui fit proclamer le prince Es Said, jeune enfant « qui n'avait pas encore perdu ses premières dents », dit Ibn Khaldoun.

Ibn el KharJb, alors **à** Tlemcen avec la cour, regagna Fas en même temps que le vixir et l'armée. II conservait les faveurs du gouvernement mérinide qui refusa une deuxième fois de le livrer au roi de Grenade. Dès lors, il ne quitta plus Fas où il s'occupait **à** bâtir et a planter (Maq., III, 55, 56).

Peu de temps après le retour du régent **à** Fas, Ibn Khaldnûn arriva dans cette ville. Il fut très bien accueilli par Ibn el Gbâzl qui lui réserva une place au Conseil ***(ÂntiAnograpbie).*** I~a présence d'Ibn Khaldoun ne dut pas être fort agréable **à** Lisait cd Din. Bien qu'en apparence leurs relations se fussent conservées cordiales, il est certain qu'Ibn el Kharib, du fait de sa situation d'exilé, dut se trouver gêné en face d'Ibn Khaldoun qu'il avait pu autrefois regarder du haut de sa grandeur. Aussi est-il probable qu'il pensa **à** chercher une autre retraite et que, dans cette intention, il tourna ses regards vers le sultan de Tlemcen Aboù Haramou qui, après la mort d"Abd el *Aziz, était remonté sur le trône. En effet, vers la fin de **774 = 137**[3]**73»** il adressa une poésie **à** ce prince pour le féliciter (Maq., III, **188)** a l'occasion, sans doute, de ses succès sur son compétiteur ***Aboti Zeyân.***

IbnelKhatîb n'avait cependant pas **à** se plaindre d'Ibn clGhâzi qui agissait avec beaucoup de loyauté et résistait toujours aux sollicitations du roi de Grenade (Maq., III, **92).**

Ses affaires cependant prirent bientôt une tournure malheureuse. Mohammed V, qui cherchait a se venger du gouvernement de Fas, mit en liberté Abd er-Kahman b. Ifclloûsen et son vixir Ibn Masat. Le régent, pour répondre **à** cette provocation, songea **à** envoyer en Espagne un d«s principaux membres de la famille des Banoû '1 Ahmar et **à** lui fournir des troupes et de l'argent pour qu'il entrât en compétition avec Mohammed V. Celui-ci, apprenant ces projets, prit les devants, et se dirigea vers le littoral du détroit **à** la tète de ses troupes et accompagné d'Ibn Ifelloûsen. Après avoir mis le siège devant Gibraliar.il donna au prince mérinide des navires qui le débarquèrent, avec son vizir, au pays de Bot'ouiya où il fut proclamé sultan (Maq., **m,** $6; Demombynes, **36).**

Ibn el Gbixl craignant que le roi de Grenade ne fit quelque tentative sur Ceuta nomma comme gouverneur de cette ville son cousin Mohammed b. 'Othman en qui il avait une pleine confiance. Il marcha ensuite contre 'Abd er-Rahman chez les Bot'ouiya, mais, après quelques jours de lutte, il revint à Fas par Taza dont 'Abd er-Rahman s'empara derrière lui (Maq., III,

La cause du retour d'Ibn el Châzi dut être la nouvelle des événements qui venaient d'avoir lieu à Ceuta. Voici ce qui s'était passé dans cette ville : Mohammed b. 'Othman sollicité par le roi de Grenade qui lui faisait remarquer que la proclamation d'un enfant (Es Sa'ïd) était illégale et, gagné sans doute par des cadeaux, avait proclamé sultan, sur les indications de Mohammed V, un des fils d'Abou Salem, Aboû'l 'Abbâs Ahmed, alors détenu à langer. Mohammed V avait promis de soutenir le prétendant par des troupes et de l'argent ; il demandait en échange la place de Gibraltar, la remise des autres princes mérinides prisonniers a Tanger, et celle d'Ibn el Khatib lorsqu'elle serait possible.

Mohammed b. 'Othman se rendit alors a Tanger, délivra Aboû'l 'Abbâs Ahmed et le fit reconnaître par la population de Tanger et de Ceuta ; il donna ensuite au gouverneur de Gibraltar l'ordre de remettre la place au roi de Grenade. Celui-ci lui envova une troupe de « défenseurs • et de l'argent (Maq., NI, ₅6).'

Ibn el Ghâzl essaya de circonvenir son cousin et de le ramener à sa cause ; les négociations étaient entamées lorsqu'il apprit que les princes mérinides, dont il avait été question dans l'accord intervenu entre le roi de Grenade et Mohammed ben 'Othman, avaient été envoyés en Espagne. Il renonça alors à toute tentative d'arrangement et marcha sur Taza qui, nous l'avons vu, était aux mains d'Ibu Ifelloùsen : il y rencontra une résistance inattendue (Maq., HI, 56).

Sur ces entrefaites, Aboû'l 'Abbâs reçut d'Andalousie des secours consistant en sept cents archers et une nouvelle troupe de « défenseurs ». En même temps, Mohammed V faisait dire i Ibn Ifelloùsen de se joindre â son cousin pour tâcher de s'emparer de Fas. Aboû'l 'Abbâs se dirigea alors sur cette capitale **à** la tète de ses partisans. On était alors au milieu de l'année 775 (=r **1373-74)** (Maq., **m,** 56 et suiv.).

A la nouvelle de la marche d'Aboû'l 'Abbàs, Ibn el Ghaz! leva le siège de Tan et revint vers Pas où il campa sur la colline d'El'Arafc; puis, apprenant qu'Aboù'I 'Abbàs était au Zarboûn, il résolut de l'attaquer avant sa jonction avec 'Abd er-Rahmau et marcha contre lui. Arrivé **à** proximité de ses ennemis, il voulut essayer une surprise et tenta d'enlever leur camp par un coup de main; mais la position était trop forte et l'attaque échoua. Ibn el Ghàsl défait, battit en retraite, et vint s'enfermer dans la ville neuve de Fex; ***à*** son appel, la tribu des iloscm vint planter ses tentes dans les oliviers qui entourent la ville, afin d'en empêcher le siège (Maq., III, **57).**

'Abd cr-Rbanun, obéissant aux ordres d'ibn el Abniar. prit lui aussi le chemin de Pas. Les deux prétendants se rencontrèrent sur les bords de l'O. cn-Kadja où ils se prêtèrent serment de fidélité. Ils s'approchèrent ensuite de la capitale et vinrent camper sur la colline d'Hl 'Aràfe (dzoù'l qa'da 775 — avril-mai **1374).** Ibn el Ghàzl fit un dernier etl'ort pour les repousser et, dans une sortie vigoureuse, courut les chances du combat ; il fut battu une fois de plus, et dut s'enfermer dans la ville neuve pour ne plus en sortir. Aboù'l 'Abbàs demeura sur la colline tandis qu"Abd cr-Rahman allait s'installer de l'autre côté, en face de lui. Ils entourèrent la ville d'un mur et s'acharnèrent contre les assiégés. Mohammed V leur lit encore parvenir des secours (Maq., III, 57).

Pendant le siège, les propriétés rurales d'Ibn cl Khatib furent pillées et saccagées (Maq., /. f.).

Enfin, toute résistance étant devenue inutile, Ibn el Ghàzi accepta les ouvertures de son cousin Mohammed b. 'Othman qui lui montrait la vanité de ses efforts. 11 se rendit auprès d'Aboû'l 'Abbàs pour lui faire sa soumission et le reconnaître comme souverain. Après lui, les notables de la ville s'empressèrent d'aller présenter leurs compliments au nouveau maître ***(Autobiographie,*** Maq., III, 57) : * ... les fonctionnaires publics, dit Ibn KhaldoAn (/. r.), tels que les jurisconsultes, les hommes de plume et les hommes d'épée se rendirent auprès d'eux (Aboû'l 'Abbés et'Abdcr-Rahman); ensuite, on permit à tout le monde sans exception d'aller visiter les deux sultans, et je profitai de l'occasion pour les voir. »

Le **6** moharrem **776 (—17** juin **1374),** Aboù'l 'Abbàs lit **son**

entrée solennelle dans la ville de Pas'. Il laissa la plus grande initiative à son vizir Mohammed b. 'Othman qui disposa à son gré des affaires du royaume secondé par son lieutenant, Solaimàn b. Daoud (Maq., III, 57).

Le malheureux Lisân cd Dîn rencontrait eu la personne de Solaimân b. Daoûd un ennemi déplus. Solafmàn avait, en cllet, une rancune personnelle a satisfaire contre lui. En voici l'origine. Pendant son séjour à l-'xs, Mohammed V avait promis a Solaimân le poste recherché de chef des «défenseurs ». Lorsque ce prince fui de retour a Grenade, Solaimân vint réclamer l'exécution de la promesse qui lui avait été faite. Le roi était disposé à tenir sa parole, mais Ibn el Khatlb s'y opposa, objectant que le poste réclamé ne pouvait être confié qu'a un prince mérinide. Solaimân en conçut un violent dépit, et attendit patiemment l'occasion de se venger. Étant gouverneur do Gibraltar, il échangea avec Ibn cl Khatib une correspondance dans laquelle ils exprimaient tous les deux les sentiments haineux qui les animaient (Maq., III, 59).

Nous avons vu qu'Aboû'l 'Abbàs avait promis â Mohammed V de lui remettre, en cas de succès, son ex-vizir. Arrivé au pouvoir il n'avait aucune raison pour ne pas remplir son engagement. D'ailleurs, Solaimân était lâ pour veiller à ce que son ennemi ne s'échappât point, et, d'autre part, le roi de Grenade était trop à craindre[1] pour qu'Aboû'l 'Abbàs cherchât à se soustraire à une obligation qui, en somme, lui coûtait peu. Ibn el Khatib fui donc bientôt arrêté et emprisonné (Maq., III, s8).

lorsqu'il apprit la détention de Lisân ed Din, Mohammed Y envoya à Pas son secrétaire et son vizir Aboû 'Abd Allah b. Zemrok avec mission de faire connaître les charges qui pesaient sur lui et d'activer l'instruction (Maq., HT, 59).

(2e personnage étant devenu un des ennemis les plus acharnèS de LisAn cd Din, après avoir été un de ses adulateurs les plus empressés. « C'est Là la coutume des hommes : ils tournent avec la fortune, se dirigeant où elle se dirige, buvant & la coupe qu'elle tend a (Maq., III, ***26).*** Il avait su se rendre utile à

1. **Le même Jour, 'Abd er-Rahroau prit la route ds Marrakech, capitale du royaume qui lui avait été attribué.**

a. Tous les princes mérinide» lui avaient été envoyés et, parmi eus, le jeune Es-Sa'id. Il lui était donc facile de susciter de» prétendant* toc|oura dangereux dans ce pays.

Mohammed V quand celui-ci était à Fas et le prince, de retour à Grenade, l'avait attache à son service. Il avait prit ensuite sa place occupée autrefois par lisait ed Din ' *(IM(a,* II, 223).

Ibnel Khatib se montra, en prison, d'une fermeté admirable. Comme El Mo'tamid, il consacrait à la poésie les loisirs imposés par la captivité. Voici une élégie qu'il composa sur sa mort prochaine. Elle renferme des lieux conununs'sur le passé, si fréquents chex les poètes arabes et nos poètes du moyen-Age, mais la fierté triste des derniers vers laisse au lecteur une impression qui lui rend l'auteur sympathique :

* Nous nous sommes éloignés et le gite cependant était proche[1] et, silencieux, nous apportons des avis.

« Nos âmes se sont éteintes d'un seul coup comme, au moment du « qounoùt », s éteint la voix qui prie.

« Nous étions puissants, nous ne sommes plus qu'ossements'; nous prenions des aliments et nous sommes aliment nous-mêmes.

« Soleils d'un ciel de gloire, nous avons disparu, et l'horizon nous pleure.

« Que de guerriers vaincus par des femmes!

« Que d'hommes fortunés vaincus par la fortune !

« Qpe de gens portés au tombeau dans des haillons, dont les vêtements remplissaient les coffres !

« Dis a mes ennemis : « Ibn el Khatib est parti ; il a vécu I Mais quel est celui qui vit éternellement ? »

« Dis *h* celui d'entre eux qui se réjouit de ce qui m arrive : « La joie est aujourd'hui pour qui ne doit pas mourir. »

De tous ceux qu'il avait obligés, bien peu pensèrent a lui lorsqu'il tomba dans le malheur. Seul, peut-être, Ibn khaldoùn fit quelques efforts pour le sauver. Oubliant les différends qui les avaient sépares, il sollicita eu sa faveur l'intervention de Wanzaminàr **b.** 'Arif, chef berbère qui avait rendu des services à Aboûl 'Abbâs, et celle d'Ibn Masaî. Mais ce fut en vain. Le

1. Sbqqari est heureua de лora apprendre qu'lbn Zemrok trouva dans une tin mallieureufc la Juste punition de «conduite envers Ibnel Kha|tb(Maq.,HI, »«.97).

a. Allusion au voyageur qui t'approche de *U* ville dont il voit les premi ère* maisons.

]. II y a la un jeu de mot sur ^.'Jàs qut signifie r puissants « et • o«««#-ment*.

malheureux Lisân ed Dtn ne devait plus sortir vivant de sa prison ***(Autobiographie,* 297).**

A la demande d'Ibn Zcmrok, le sultan 'Aboù'l Abbâs fît comparaître Ibn cl Khattb devant un tribunal composé de hauts dignitaires de l'État. L'accusé dut fournir des explications sur certains passages du « ***Raouàat et-la'rij**** l'un de ses ouvrages. Il se défendit avec énergie et habileté et dut, plus d'une fois, confondre ses juges par la promptitude et la subtilité de ses réponse*. Malgré leur insistance, il refusa toujours de se reconnaître coupable. A la fin, exaspérés par ses dénégations et sa ferme assurance, ils se laissèrent aller a toutes sortes de violences. Le malheureux fut insulté, battu, misa la torture. Enfin, le tribunal ayant délibéré sur la peine qu'il convenait de lui appliquer rendit une sentence de mort (Maq., III, 59).

Dans sa soif de vengeance, Solalmàn n'attendit pas que la décision des juges fût régulièrement exécutée. Il recruta parmi les valets des envoyés du roi de Grenade une troupe d'individus sans nom auxquels il adjoignit quelques-uns de ses propres serviteurs, puis il envoya tout ce monde, pendant la nuit, à la prison d'Ibn el Khatfb. La, après avoir brisé les portes qui le protégeaient encore, ils s'emparèrent de lui et l'étranglèrent. Au matin on l'enterra dans le cimetière de la porte dite « Bab- cl Mahroûq » (Maq., III, 59).

La haine de ses ennemis ne s'arrêta pas là. Le surlendemain, on trouvait son corps sur le bord de la tombe, les cheveux consumes, le visage noirci ; à côté, se voyaient les traces d'un foyer. On remit la triste dépouille dans le trou et l'on rejeta pardessus la terre qui l'avait couverte une première fois : « Ce fut la fin de tes épreuves », dit Maqqarl, 1H, **59.**

Cette profanation causa dans la ville une légitime indignation. Le peuple n'hésita pas a l'attribuer aux sicaircs de Solaim&n; celui-ci, les iîens et jusqu'aux membres du gouvernement furent l'objet de la réprobation générale (Maq., IU, $9).

Le tombeau de Lisàn ed Din existait encore au temps de Maqqarl qui le visita souvent. Il était situé dans un bas-fond prés de la porte appelée autrefois « Bftb-ech Charf'a », c'est-à-dire « porte de la Justice », puis, plus tard, « Bab el Mahroûq », porte du Brûlé. Au dire des habitants de l'as, cette porte devait ce dernier nom au fait que le corps d'Ibn el Kharlb avait été brûlé non loin de là. Maqqari prétend que les Fasis sont dans l'erreur et

affirme que la dénomination de « Bab cl Mahroûq » provient de ce qu'an temps des Almohades un rebelle condamné au supplice dn feu fut exécuté a cet endroit (Til, **84).**

Au moment de résumer ce que nous venons de dire sur Ibn cl KhatJb, il me semble qu'une comparaison s'impose entre cet écrivain et le grand historien Ibn Khaldoun.

En effet, adonnes tous deux aux lettres et i la politique, tour a tour encensés ou proscrits, ils connurent l'un et l'autre l'ivresse du succès et l'amertume du malheur. Enfin, lorsque s'éteignit cette activité qui les caractérise, ils laissèrent tous deux aux lettres arabes les marques d'un talent fécond et utile.

Sur un point toutefois, ils différent profondément. Tandis qulbn Khaldoûn passe d'une cour i l'autre au gré des événements, sans trop songer jamais à batir sa fortune, c'est une préoccupation constante, chez Lisan cd Din, d'amasser tout ce que la faveur des princes peut lui procurer ; la perte de ces biens le touche au moins autant que ses déboires politiques. 11 aime bien vivre, peu soucieux de pratiquer l'ascétisme des soûfis dont il s'est complu, cependant, à exposer les doctrines. Nous le voyons a Salé et à Fas oublier dans les douceurs d'une existence tranquille et luxueuse les satisfactions du pouvoir.

La violence des haines déchaînées contre Ibn el KharJb étonne et on est porté i leur chercher dans sa conduite d'autres causes que l'envie et la jalousie de ses ennemis. Cependant, au dire de Maqqarl, Iba el KharJb se montra toujours obligeant envers tout le monde et l'équité était sa règle de conduite. Amis et ennemis recevaient indistinctement satisfaction auprès de lui (Maq., III, **484).** D'un caractère généreux, il aimait a pardonner à ceux qui l'avaient offensé. Il avait coutume de dire lorsqu'on parlait devant lui des châtiments infligés par les princes à leurs serviteurs : « Que leur eut coûté le pardon I » (Maq., III, **98).**

H montra dans l'exercice du pouvoir les qualités qui le distinguaient dans l'intimité et refusa toujours de commettre la moindre illégalité. A ce propos, Maqqarl rapporte l'anecdote suivante qu'il cite d'après Aboû Yahiya b. 'Asim : « Mon maître, dit celui-ci, le qadi Aboû'l 'Abbas Ahmed b. AbVl Qasem el Hasard m'a raconté que le rais Aboû'Abd Allah b.Zemrok entra chez le cheikh Dzoa'l WizarataTn Aboû 'Abd Allah Ibn el KhatJb pour lui demander son autorisation au sujet de diverses affaires dont il était lui-même habituellement chargé par ordre du vizir, et

dont la solution devait, pour la plupart d'entre elles, tourner i son profit personnel. Le vizir lui donna l'autorisation demandée, sauf sur un point qui reposait sur la violation d'une ancienne coutume. Dzoû'l Wizûratarn dit : « Non, par Dieu 1 rais Aboû 'Abdallah, je n'autorise pas cela, car nous ne sommes dans ce palais que pour observer les usages. »

Maqqarï ajoute toutefois que les événements qui accompagnèrent la chute de Mohammed V altérèrent les sentiments de Lisàn cd Din qui perdit ses scrupules.

Je voudrais ici laver Ibn cl Khadbdu reproche que lui adresse Pons Boigucs d'avoir cherché la ruine de sa patrie ***(Ensayo,* 340).** C'est mal connaître les musulmans que d'employer, eu ce qui les touche, le terme de patrie avec le sens que nous donnons à ce mot. Le sentiment de la nationalité n'existe pas chu eux, et Arminjon a dit très justement (p. 73) : « ... une conquête soudaine et rapide, les diverses applications de la loi religieuse qui est le fondement de l'Islam, s'opposaient a la formation de tout sentiment national et ne permettaient pas la conception de quoi que ce fût qui pût ressembler à l'idée de patrie. » Dans le concept des musulmans, la terre est partagée en territoire des croyants ou « dâr el islam » (pays de l'Islam) et en territoire des infidèles ou « dâr cl harb » (pays de guerre). La patrie, ici, c'est l'Islam, et tant que l'on reste dans son sein on est en règle avec sa conscience. Lus musulmans ne pouvaient donc pas considérer comme un crime de lèse-patrie le fait de passer du service d'un prince musulman au service d'un autre prince musulman.

Tout au plus pourrait-on accuser Ibn el Khatfb d'ingratitude si, au moment où il engagea 'Abdel 'Aatz & dépouiller Mohammed V de ses États, il n'avait été l'objet de la part du roi de Grenade de poursuites qui lui donnaient le droit d'oublier des bienfaits antérieurs, bienfaits payés, d'ailleurs, par des services réels.

Ibn el Kliarlb aurait vraiment agi avec déloyauté si, étant **à** la cour du roi de Grenade, il avait intrigué avec'Abd el 'Aziz contre le maître qu'il servait. Mais il n'en fut pas ainsi, et c'est après son départ qu'il donna au sultan de Fas le conseil qu'on lui reproche. A ce moment, il était libre; en quittaut l'Andalousie, il avait rompu tout engagement envers Mohammed V; il lui écrivit, d'ailleurs, loyalement pour l'informer des causes qui avaient motivé sa détermination.

Malgré quelques ombres fielleuses, Ibn cl Kliatfb est une des grandes figures de l'histoire musulmane. Rompu aux affaires politiques auxquelles il s'exerçait depuis qu'il avait atteint l'âge viril, homme de cour et homme de lettres, habile à manier l'intrigue, orateur distingué, il se faisait craindre encore par la verve caustique de sa plume alerte et féconde.

Tant qu'il fut debout, personne n'osa l'attaquer en face, et ceux qui devinrent ses plus grands ennemis étaient alors ses plus xélés adulateurs. Quand, enfin, il tomba, écœuré et lassé, tous ces flatteurs de la veille crièrent haro sur celui qu'ils ne craignaient plus. Chacun lui jetait au visage sa joie de le voir vaincu, l'expression desa rancune satisfaite. Deux voix seulement s'élevèrent dont les accents n'étaient pas des insultes ; celle d'Ibu Khaldoun et celle d'Ibn Khatima : la première pour le défendre, la seconde pour le consoler ***(Ibdta,*** I, **124).**

Et tous ces gens qui le bafouaient avaient été l'objet de ses bienfaits, avaient goûté, par lui, aux largesses du roi : « Dieu nous préserve de la méchanceté des gens à qui nous avons fait le bien **1** » (Maq., IV, **374).**